

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 15 de chaque mois)
France... Un an, 36 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

SUR L'IMMENSE FRONT RUSSE, SUCCÈS GÉNÉRAL



COMMENT DES ARTILLEURS RUSSES
MANIFESTENT LEUR JOIE EN APPRENANT UNE VICTOIRE



PREMIERS SOINS À UN BLESSÉ RUSSE



BLESSÉ AUTRICHIEN SOUTENU PAR DEUX BRANCARDIERS RUSSES

En Bukovine comme en Galicie, les armées du Tsar, par l'apreté et l'étendue de leurs attaques, fournissent aux communiqués du front de l'Est de magnifiques et glorieux accents. Sur tout le front, la bataille géante a pris un considérable développement. Les Autrichiens, dont la situation sur plusieurs points devient extrêmement critique, de leur propre aveu, réclament désespérément des renforts aux Allemands. Ni Hindenburg, ni le prince Luitpold ne paraissent en mesure de répondre à cet appel.

L'illusion allemande et la réalité

Le développement de l'offensive franco-anglaise de la Somme, l'imbrisable résistance de l'armée de Verdun marquent une nouvelle phase de la guerre : celle où la chute de leurs illusions en commun laisse le gouvernement et le peuple allemands en présence de la réalité. En effet, la coopération des Alliés, enfin obtenue après les nottements inévitables du début, rend difficile, sinon impossible à nos ennemis ce système de la navette, du transport rapide des troupes d'un front sur l'autre, qui leur avait jusqu'à présent réussi. Si grandes que soient leurs ressources militaires, il va leur être plus que malaisé de résister partout à la fois.

Les illusions allemandes, soigneusement entretenues par leurs journaux, — qui sont, sauf quelques rares exceptions, d'une grande médiocrité, — étaient les suivantes. On m'excusera si j'en oublie :

1° *A la déclaration de guerre il y aura, en France, une révolution.*

Cette illusion, fondée sur une extraordinaire méconnaissance de la psychologie du peuple français, a été tenace en Allemagne. Elle s'est modifiée, transformée, mais elle a duré jusqu'à ces tout derniers jours. Il n'y a que peu de semaines que les publicistes boches ont commencé à déclarer timidement qu'il n'y avait pas trop lieu d'espérer un mouvement de population, en France, contre la continuation de la guerre... En effet!... De même l'indifférence complète au milieu de laquelle se sont déroulées les séances du comité secret a dû profondément dérouter les « du tempérament français connaisseurs » d'outre-Rhin. On leur a changé leurs Gaulois légers, mobiles et querelleurs, chez qui la moindre étincelle était censée devoir provoquer un incendie. Comme les Allemands ont le préjugé enraciné, quand ils virent que la nation française, loin de faire des barricades, courait aux armes avec entrain, ils soupirent : « La révolution, à Paris, n'est que retardée. Elle éclatera alors que nos armées irrésistibles menaceront la Babylone moderne. » Jamais Paris ne fut plus calme ni plus confiant qu'au moment de ladite menace, et les oreilles ennemies demeurées chez nous grandes ouvertes ne recueillirent, à ce moment critique, que le même propos, partout répété, que le vaillant refrain : « On les aura ! » Quelques heures plus tard, sur l'Oureq et la Marne, on les avait.

2° *La France est une femme nerveuse qui ne supportera pas une guerre de six mois.*

Il y aura tantôt deux ans que cette femme nerveuse supporte la guerre sans broncher. Tous les deux mois environ, chaque « Zeitung » reprenait ce thème en le modifiant conformément au nombre de mois écoulés. Mais le temps passait et l'endurance française, pareille à nos bons vins, ne faisait que gagner du bouquet. Aucun Allemand, même parmi les plus « calés » en ethnologie, n'avait réfléchi au passé de cette femme nerveuse, chez qui les crises de nerfs prennent si facilement l'air d'accès d'héroïsme. Aucun savant en us, en bach, ou en stein ne s'était dit que la personnalité profonde des peuples ne meurt pas, qu'elle se reforme continuellement et que les comparaisons de croissance, puis de décroissance, tirées de la biologie, sont caduques. L'habitude, si forte chez les Allemands, de juger toutes choses en développement, selon l'embryologie, leur a joué un tour. Ils n'ont pas suffisamment réfléchi au vers fameux qui définit les révolutions : *Multa renascentur quæ jam ceciderunt*. Les commotions héréditaires, les tremblements de la personnalité, découvrant des profondeurs et des ressources inconnues, ne sont pas moins fréquentes ni soudaines chez les nations que chez les individus. Du 1^{er} août au 15 septembre 1914, la France a connu ce glorieux réveil. Si vous aviez raconté à un Allemand qu'un Français demeurerait des mois et des mois dans une tranchée sur l'ordre de ses chefs, cet Allemand eût éclaté de rire. Le ponceif, qu'il charrie dans sa lourde caboche lui représentait le Français impatient, bondissant, tôt excité, tôt déprimé et incapable de tenir. Ce qui se passe depuis le 21 février à Verdun donne un terrible démenti à ce cliché dont certains de nos compatriotes eux-mêmes admettaient jadis naïvement la réalité.

3° *L'Entente ne durera pas. Les Alliés ne se concerteront pas. Il y aura d'abord des rivalités, puis rupture.*

Les efforts des Allemands pour semer la zizanie et la méfiance entre alliés ont été visibles. Le procédé consistait à représenter aux Fran-

çais les Anglais comme d'ambitieux égoïstes qui leur faisaient casser la figure afin de s'installer à Calais et dans leurs colonies; à représenter aux Français les Français comme des fourbes et des ingrats qui les lâcheraient au premier tournant. De là une nuée de calomnies en partie double, colportées, dans tous les milieux, par ces êtres hybrides, naturalisés ou sur-naturalisés, ou dénaturés, puis renaturalisés, qui continuent à se faufiler, à Paris comme à Londres, dans les salons, les salles de rédaction, les services auxiliaires, les œuvres de charité et d'assistance, etc.

Ces calomnies, d'ailleurs idiotes, sont tombées à plat. Le péril commun en commun, la nécessité de sauver la civilisation menacée, une grande estime réciproque, ont scellé, entre Français et Anglais, un pacte qu'on peut espérer indissoluble. C'est même un des bienfaits du fléau que l'Allemagne a déchaîné sur l'Europe. L'Entente franco-anglaise s'est muée en solide amitié, telle une poignée de mains silencieuse entre deux hommes vigoureux, qui vont lutter ensemble jusqu'à la victoire définitive ou à la mort.

Quant à la coalition des quatre principaux peuples engagés dans la lutte, elle devient — contrairement à l'espérance boche — d'autant plus solide et efficace que la guerre dure davantage. Les récentes conférences des Alliés, menées avec beaucoup de tact, d'autorité et de prévoyance par les hommes d'Etat français, anglais, russes et italiens, ont organisé et agencé cette coopération militaire dont nous voyons aujourd'hui les premiers et fort encourageants résultats. C'est un très beau succès politique, gage de très beaux succès sur les champs de bataille. Ici encore, l'Allemagne s'est blousée.

Conclusion : la psychologie est un art inconnu des Boches. Cette ignorance leur coûtera cher.

Civique.

Ce que l'on dit

En attendant...

Depuis deux jours la grosse artillerie allemande bombarde la cathédrale de Verdun. Elle va la détruire, comme elle a détruit la cathédrale de Reims, la cathédrale et la sublime Halle aux Drapiers d'Ypres, le beffroi d'Arras.

Et savez-vous ce que cela veut dire ? Cela veut dire qu'ils désespèrent, aujourd'hui, de prendre jamais Verdun ! C'est le signe : un signe qui, jusqu'à présent, n'a jamais trompé.

Ils avaient respecté la cathédrale de Reims au moment où ils croyaient pousser jusqu'à Paris, jusqu'aux Pyrénées peut-être. Lorsque leur torrent reflua, ils prirent leur revanche sur ces pierres magnifiques et sacrées.

Ils avaient également respecté les hautains édifices de la place d'Ypres, les plus significatifs et les plus originaux de l'art flamand, merveilles incomparables qu'on ne pourra jamais assez pleurer. Jusqu'à la fin de la bataille de l'Yser, leurs projectiles les avaient épargnés. Mais lorsqu'ils comprurent que la muraille des poitrines, des eaux grises, bonnes et sèches gardiennes, et des fossés creusés dans la boue, était impossible à franchir, alors ils commencèrent le crime irréparable.

Et il en fut de même pour le noble hôtel de ville d'Arras.

C'est que ces monuments, tant qu'ils conservaient l'espoir d'y faire flotter leur drapeau, étaient pour eux des trophées. Quelle gloire pour l'empereur d'Allemagne de faire sonner ses éperons sur les dalles de la basilique de Reims, à la place même où trente rois de France furent sacrés ! Quelle ivresse de faire sonner pour lui les cloches du beffroi d'Arras, qui saluèrent l'entrée de Louis XIV ! Et l'on voit qu'il avait rêvé de proclamer, dans la cathédrale d'Ypres, l'annexion à son empire de toute la Belgique, enfin conquise.

Il devait en être de même à Verdun : les nefs de l'église épiscopale attendaient, croyaient-ils, l'entrée solennelle du prince de la couronne, orgueilleux enfin d'une unique victoire. Ce rêve est déçu : l'artillerie allemande se venge.

Que le cœur des sublimes soldats de Verdun se gonfle de fierté devant ces débris. Ils sont la preuve de leur triomphe !

Pierre Milie.

Hélas ! Odilon Redon est mort pour de bon, cette fois.

En juillet 1888, les journaux annoncèrent la mort accidentelle de Paul Marguerite, et M. de Goncourt le pleurait déjà dans le *Figaro* : « ... Je le revois avec sa figure de Pierrot fatidique, même en nos

soupers ; je le vois avec la triste figure de Pierrot noyé, que devait avoir le pauvre cher garçon... » quand Marguerite écrivit le lendemain que le noyé n'était pas lui, mais un de ses compagnons de baignade, qu'il ne désignait pas, mais qu'on savait être Redon et Hennequin.

Les articles nécrologiques furent rédigés alors pour Redon. Finalement on apprit que Redon se portait fort bien et que le mort était le critique Emile Hennequin.

— Noyé, noyé... disait plus tard le peintre de Pégase; noyé... ils m'ont pris pour un aquarelliste !...

Un nouvel hôte vient d'arriver à l'Hôtel de Ville : c'est un superbe écureuil à la queue en panache, introduit par un employé.

Depuis que le monde savant, changeant tout à coup d'opinion sur son compte, nous a révélé que l'écureuil était nuisible, et détruisait « pour le plaisir » les nichées d'oiseaux, ce petit quadrupède est traqué. On le tue ou on l'emprisonne.

Donc en voilà un captif à l'Hôtel de Ville de Paris.

Un de nos édiles, d'esprit ironique, s'est écrié en le regardant :

— Nos travaux font à peu près autant de chemin que notre écureuil !

Dès lors, la petite bête, s'escrimant à courir dans la cage immobile qui tourne sous elle, est devenue antipathique au bureau qui lui offrait asile, et qui l'a cédée à un bureau voisin. Là, même remarque fut faite par un nouvel édile et produisit même désagréable impression. L'écureuil déménagea derechef.

Bref, passant de bureau en bureau, il continue ainsi sa ronde sur une plus grande échelle, ce qui n'est point pour lui déplaire. L'écureuil de l'Hôtel de Ville se porte fort bien. Mais nous n'avons pu savoir si on lui donne à ronger des amandes fraîches ou de vieilles paperasses.

Le Club des Meurtriers, de Londres, va fermer ses portes faute de clubmen.

Ne croyez pas que ceux-ci fussent des assassins. Non : c'étaient de fort honnêtes gens qui se réunissaient pour parler criminologie et discuter sur les récents cas policiers, comme chez nous d'aimables rentiers se réunissent pour parler philatélie ou antiquités.

Parmi les membres de ce Club, il y avait des professionnels, certes ; j'entends des présidents de tribunal, des avocats, etc. Mais il y avait surtout des amateurs, et entre autres le romancier Max Pemberton et le fameux Conan Doyle.

Doit-on en conclure que c'est de ce « Club des Meurtriers » que sont sorties la plupart des aventures de Sherlock Holmes ? En tout cas, c'est là que leur auteur les essayait avant la lettre, recueillant surtout les objections des amateurs tout comme notre Courteline essayait ses « effets » sur les habitués des petits cafés d'alentour ou notre Molière sur sa servante...

Aujourd'hui, Conan Doyle est « quelque part dans l'Est » correspondant de guerre en France comme il le fut au Transvaal.

Après la guerre, il va fonder le « Club des Amateurs de récits de guerre ».

C'est une charmante façon d'avoir de bons collaborateurs...

Il est très vrai — comme *Excelsior* le rappelait l'autre jour — que M. Clemenceau occupe à la Haute-Chambre le fauteuil déjà illustré par Victor Hugo. Ce siège précieux souffre d'une infirmité commune à beaucoup de vieux meubles : son bois est piqué par ces petits insectes que nos pères nommaient « vrillettes », et qui, tout en rongant, font entendre un tic tac régulier de montre.

Le tic tac du fauteuil de Clemenceau est devenu célèbre au Sénat. L'autre jour encore, en plein comité secret, le tigre donnait, paraît-il, des signes d'impatience, et tapait en cadence de la semelle pendant une déclaration qui ne lui convenait point. M. Antonin Dubost l'ayant invité à cesser ce bruit intempestif, Clemenceau s'écria, du ton d'un écolier pris en faute :

— Ce n'est pas moi, monsieur le président ! C'est mon fauteuil à vrillettes !

Les vivants sourirent, mais non point l'ombre de Victor Hugo, car le grand poète goûtait peu la plaisanterie. Quant aux petits insectes rongeurs, devenus boucs émissaires, ils continuèrent à scander les discours de leur imperceptible tic tac, et à assister au Comité secret — puisque les huissiers avaient oublié de porcéder à leur expulsion.

Le Veilleur.

Journal d'un neutre

Hier, j'ai entendu le canon.

J'étais rentré à 9 h. 30, avec l'intention raisonnable de me coucher. D'autant plus méritoire que la sérénité du ciel invitait à la promenade! On ne saurait qualifier cette velléité de noctambulisme : 9 h. 30, sans récriminer ni ressasser des plaisanteries fades, c'est comme vous savez, réellement 8 h. 30; et, en cette saison, le crépuscule à peine. Il régnait néanmoins un sérieux qui trop souvent manque aux tombées de jour parisiennes, et je me disais, en regardant mon domicile : « Ne semble-t-il pas que Paris attend ce soir de grandes choses? »

S'il attendait de grandes choses, c'était bien tranquillement, d'ores et déjà entre deux toiles. Exception faite pour les incorrigibles qui veillent jusqu'à l'heure des crimes, le gros de la population avait la tête sur l'oreiller. Cet exemple m'incitait à le suivre.

Je rentre donc, et voici qu'au tournant premier du couloir (proche d'une fenêtre sur rue), soudain je me trouve nez à nez avec Félix (c'est le garçon, si vous avez bonne mémoire). Il faisait une drôle de mine, si attentive que plus stupide encore. Mais encore plus comique était l'attitude de Félix, car il se tenait si raide que sa personne physique paraissait rétrécie et allongée. Toutefois, l'axe du corps ne coïncidait pas avec la verticale, et tout d'une pièce il était penché de biais. Outre que l'œil, comme celui des poules, regardait également de côté.

— Eh ! là, bon Dieu ! lui dis-je avec ma familière et coutumière bienveillance, la place m'est heureuse à vous y rencontrer. Félix; mais, en cette pose, qu'y faites-vous ?

— Monsieur, me dit cet homme, *mezza voce* et d'un ton plein de mystère, j'écoute le canon.

— Ou autrement s'il pleut ou si l'herbe pousse, répondis-je à ce brave garçon par manière de badinage.

Il m'assura que j'avais tort de rire, qu'on l'entendait bien distinctement.

— Bonsoir, dis-je, Félix, et que le fracas des batailles ne trouble pas, s'il se peut, votre sommeil de juste.

Après quoi, je rentrais, sceptique, à mon numéro, fredonnant (avec la variante appropriée) :

C'est ici que Schenck respire.

J'ai un petit défaut que je veux confesser : si pavé que je sois de bonnes intentions de me coucher tôt, à la vérité je regagne le logis, mais ne me couche point. Je tourne, je tournaille. A quoi faire ? Je ne sais pas si Dieu le sait, mais je sais bien que je ne le sais pas. Et c'est ainsi chaque soir ! Et je me fais à moi-même des scènes, quoique je les aie en aversion ! Hier, voyant minuit à ma lumineuse, et le compteur encore sur mes épaules, vous pouvez croire si je me gourmandai !

Un je ne sais quel bruit m'arrêta net dans ma semence. Je ne dis pas bruit léger, vu que lourd serait plus exact. Bruit sourd, lointain, incertain, si bien que je doutais que j'eusse entendu quelque chose, et je fis en même temps à voix haute cette réflexion contradictoire : « C'est le canon ».

Ma voix m'aurait fait peur, tant le silence ambiant était profond ! J'avoue que cette circonstance fut déterminante à me coucher bien vite, et que je mis la tête sous mon drap pour la même raison que l'autruche sous son aile.

Mais le silence me parut encore plus profond et plus formidable après que j'eus fait la nuit. J'en avais l'estomac serré. Il me semblait que malgré moi mon ouïe faisait un effort surhumain pour saisir ce qui coûtait un son, et être délivrée de cet horrible néant du silence. Et, enfin, il me parut que j'obtenais cette hyperesthésie souhaitée. J'entendis, comme venant d'un fantastique lointain, le grondement presque continu.

C'est une sensation extraordinaire. Souvent j'ai entendu la canonnade et, l'autre été, à Bâle, elle brisait mes vitres ; mais, de près, elle ne m'émeut guère : plus fort est l'émoi quand elle est si lointaine que l'écho semble même venir du passé.

Je me disais : « Comme Paris est calme ! Et cependant, ils entendent ainsi que moi. Ce bruit signifie pour eux des deuils, de la gloire, et la délivrance. Pour moi, il ne signifie rien ». Et je pensais qu'il est agréable d'être neutre, mais moins agréable, quand on entend le canon des autres.

Je pensais que les Parisiens réveillés faisaient sans doute vœux et prières pour les époux, les pères, les fils, en train de se battre et de mourir, et qu'il est triste de n'avoir personne pour qui prier, pour qui trembler.

Jugeant alors convenable de prendre part, à titre d'hôte, j'élevai mon âme, et sollicitai les puissances éternelles d'infirmer promptement la défaite aux Boches.

Je dis maintenant « les Boches ». C'est un petit genre que je me donne, depuis que ces échantillons ont envoyé un ultimatum à mon pays.

P. C. C. :

Abel Hermant.

BIARRITZ
Saison d'Eté
HOTELS OUVERTS EN ENTIER

LA SITUATION MILITAIRE

Tandis que nous consolidons les positions conquises les Anglais gagnent du terrain

SUR LE FRONT RUSSE LES ALLEMANDS ABANDONNENT TCHARTORYIS

Après les contre-attaques qui lui ont coûté fort cher contre nos nouvelles positions du nord de la Somme et de Belloy-en-Santerre, l'ennemi n'a plus tenté aucune réaction au cours de la nuit. Tout indique que notre progression a été pour lui une grave surprise et qu'il n'est pas encore remis de son désarroi. Il prévoyait bien l'évacuation de ses premières tranchées, peut-être même de la première position tout entière, à la suite d'un bombardement violent et prolongé. Mais il comptait nous tenir en échec sur la deuxième position. Or, celle-ci a été enlevée sur une longueur de douze kilomètres, nous occupons la troisième sur cinq kilomètres et nos patrouilles l'ont même dépassée en plusieurs endroits.

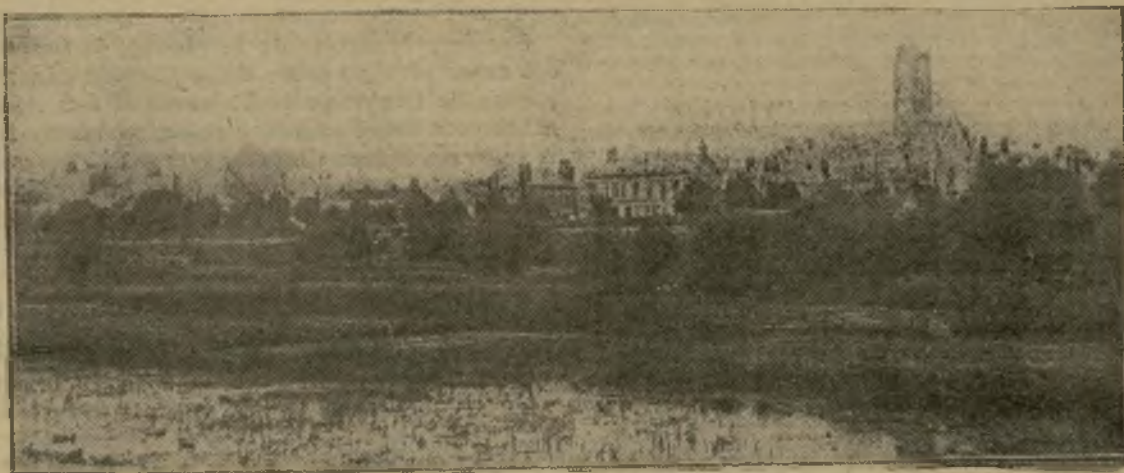
Pour parer à ce fléchissement inattendu, les Allemands ont amené en toute hâte des renforts qu'ils ont fait venir des parties les plus rapprochées du front; ils ont même constitué des unités hétéroclites avec des éléments ramassés çà et là. Et, comme il était à prévoir,

devant Verdun, ont mis une et même deux semaines pour déplacer leurs canons, après une avance de quinze cents mètres au maximum.

Au nord de notre front d'attaque, les Anglais commencent à recevoir la récompense de leur courage obstiné. Ils ont accompli de sérieux progrès à l'est de La Boisselle et approchent de Conlalmaison en enlevant, l'un après l'autre, les cinq lignes de tranchées qui séparent ces deux villages. De l'autre côté de la route d'Albert à Bapaume, ils ont également obtenu des avantages aux environs d'Auvillers-La Boisselle. Enfin ils ont défendu contre de violents assauts leurs nouvelles positions de Thiepval, sur la rive gauche de l'Ancre, et enlevé un important ouvrage au sud de ce village.

La garde prussienne, recours suprême des heures critiques, est intervenue dans ces combats et ses attaques ont été vaines.

La situation nous est donc favorable sur toute la ligne. S'il en fallait de nouvelles preuves, nous les trouverions dans le dernier bulletin de



Péronne, vu de la région atteinte par nos avant-gardes.

ces troupes sans cohésion, jetées dans la mêlée au sortir du train ou du convoi, n'ont pu tenir devant les nôtres.

Quant à nous, maîtres du terrain conquis, nous employons ces journées de calme relatif à l'organiser. Il faut entendre par ce mot non seulement l'établissement des tranchées et des abris, mais le transport de l'artillerie, qui fait toute la force de ces ouvrages : artillerie de tranchées pour lutter contre les tranchées opposées; artillerie de campagne pour les tirs de barrage; artillerie lourde pour détruire les abris de l'ennemi; artillerie à longue portée pour prendre à partie les batteries adverses et paralyser leur tir. Ce transport est une opération laborieuse. On se souvient que les Allemands,

l'état-major allemand où il est parlé, en termes vagues, de « combats dans la région de la Somme dont le résultat n'a pas été désavantageux », et d'une attaque imaginaire des Français devant Verdun contre la cote de Froide-terre, qui n'a jamais cessé de nous appartenir.

Dans le même bulletin, les Allemands avouent avoir abandonné le saillant de Tchartoryisk. C'est la conséquence que nous faisons prévoir hier, et dont nous avons dit l'importance, des brillants succès remportés par les Russes aux deux extrémités de ce saillant dont la réduction paraît cette fois définitive.

Jean Villars.

NOS CHEFS



GÉNÉRAL BERDOULAT

(Phot. Waléry.)

Un accord russo-japonais

SA SIGNIFICATION GÉNÉRALE

La convention que M. Sazonof et le baron Motono viennent de signer à Pétersbourg est une bonne nouvelle et on a le droit de la considérer comme un des fruits heureux de la guerre. Le péril allemand a eu pour effet, des avant le conflit, de supprimer bien des difficultés entre des peuples également menacés par le même ennemi. Aujourd'hui, on peut considérer que la Russie et le Japon ont définitivement passé l'éponge sur l'histoire ancienne de leur rivalité en Extrême-Orient. Encore quelque chose que l'Allemagne, sans le vouloir, aura produit.

Depuis leur guerre de Mandchourie, le gouvernement russe et le gouvernement japonais avaient déjà, par une série d'accords, liquidé les questions litigieuses qui pouvaient subsister entre eux. Cette fois-ci, l'accord est général. Il consacre un état de fait qui existait depuis le commencement de la guerre européenne et que la présence d'officiers et de canons japonais dans les rangs de l'armée russe illustrait déjà avec éclat. Quand les Allemands se flattaient, pour battre la Russie, aux résultats de la guerre russo-japonaise, ils oubliaient qu'en 1905 les Russes

n'avaient pas pu, tout de même, avoir l'artillerie et les munitions japonaises de leur côté...

A certains égards, les accords russo-japonais que la convention d'hier est venue couronner rappelleront la liquidation de leurs conflits coloniaux à laquelle l'Angleterre et la France ont procédé il y a douze ans sous la présidence du roi Edouard VII. Par ce compromis, l'Angleterre et la France avaient supprimé entre elles tout principe de méfiance ou de dissentiment. Elles avaient déblayé des litiges d'outre-mer le terrain de leur politique continentale. Ainsi tombait un mur que les Allemands s'étaient appliqués à dresser entre elles aussi haut qu'ils l'avaient pu.

Dans la sphère de leurs intérêts, la Russie et le Japon auront fait sensiblement la même chose. Et, de la même manière, c'est une arme qui échappe aux Allemands. Après le Congrès de Berlin, Bismarck, avec perfidie, avait envoyé les Russes chercher une consolation en Extrême-Orient, comptant bien qu'ils y trouveraient des causes de faiblesse. L'accord russo-japonais détruit définitivement ce calcul.

Jacques Bainville.

LE TEXTE DU TRAITÉ

LONDRES, 7 juillet. — L'Agence Reuter a reçu communication du texte du traité d'alliance entre la Russie et le Japon, lequel est ainsi conçu :

« Le gouvernement impérial du Japon et le gouvernement impérial de la Russie ont résolu de poursuivre leurs efforts pour le maintien de la paix en Extrême-Orient et s'engagent à observer ce qui suit :

« Article premier. — Le Japon refusera de participer à tout accord politique ou combinaison organisée contre la Russie. La Russie refusera de participer à tout accord politique ou combinaison dirigée contre le Japon.

« Art. 2. — Au cas où les droits territoriaux ou les intérêts particuliers en Extrême-Orient de l'une des parties contractantes, reconnus par l'autre partie, seraient menacés, le Japon et la Russie se consulteront sur les mesures à prendre en vue d'une assistance mutuelle et d'une coopération pour la sauvegarde et la défense de ces droits et intérêts. »

Le torpillage de la "Fourche"

Récit d'un témoin

Un communiqué officiel a fait connaître que, le 23 juin, dans la matinée, le croiseur auxiliaire italien *Citta-di-Messina*, ayant été torpillé par un sous-marin ennemi dans le canal d'Otrante, le torpilleur d'escadre *Fourche* allaqua le sous-marin, qui disparut. Peu après, la *Fourche* fut elle-même torpillée et coulée. La presque totalité de l'équipage fut heureusement sauvée par des torpilleurs italiens et français.

Le *Monteur de la Flotte* a recueilli d'un témoin le récit suivant de ces événements :

Le 23 juin, au matin, la *Fourche*, escortant et protégeant le *Citta-di-Messina*, se trouvait dans le canal d'Otrante. Petite brise du NNO, gros clapotis : vitesse, 18 nœuds.

A 8 h. 40, la *Citta* reçoit une torpille à tribord arrière ; elle coule en cinq minutes.

La *Fourche* augmente aussitôt de vitesse pour porter secours aux naufragés.

Voici la *Fourche* tout près de l'endroit où la *Citta* a coulé. Le sous-marin ennemi semble proche ; on croit distinguer sa trace. On lance dans cette direction des grenades. Dans quelques instants, on le repérera de nouveau et on l'attaquera encore avec des grenades. Un bouillonnement d'air, une grande nappe de mazout s'étendront à la surface. A-t-il été touché ? A-t-il pu échapper ?...

La *Fourche* évolue, recueillant les naufragés que lui apporte par trois fois son canot ; une pétrolette de la *Citta*, montée par un lieutenant de vaisseau italien, recueille les isolés.

Tout à coup, comme la *Fourche*, après avoir remis en marche à grande vitesse, s'est éloignée, un sous-marin — est-ce le même ? est-ce un autre ? — lui lance une torpille. La *Fourche* est frappée à tribord dans la machine avant. Le torpilleur se casse en deux et coule à peu près instantanément : 30 secondes, 40 secondes au plus...

Le lieutenant de vaisseau Binos de Pombarat, commandant, crie : « A l'eau, mes enfants ! » Les hommes de la chaufferie avant et de la machine arrière ont tout de même le temps de remonter, dans un ordre parfait, les gradés fermant la marche.

... Maintenant, ce qui reste de l'équipage est à la mer, sans embarcations, sans radeaux, sans aucun secours en vue. Quel sera leur sort ?

Cependant, après quatre heures, quatre longues heures d'attente, arrivent le *Casque*, en route pour Corfou, puis le *Protet*, puis cinq torpilleurs italiens. Ils ont aperçu le groupe de naufragés et parviennent près d'eux. Ces braves sont à bout de forces, et pourtant leur esprit de sacrifice est encore tel qu'ils crient : « Attention ! Ne stoppez pas ! Vous allez vous faire torpiller ! »

On les hisse à bord. Ils sont enfin sauvés !

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Du Vendredi 7 juillet (705^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — De part et d'autre de la Somme, la nuit a été calme.

Sur la rive gauche de la Meuse, bombardement intermittent au cours de la nuit.

Sur la rive droite, la lutte de l'artillerie est devenue très violente dans la région de l'ouvrage de Thiaumont, dans les secteurs de Fleury et du Chenois.

Au bois Le Prêtre, l'ennemi a prononcé, hier vers vingt heures, une petite attaque sur une de nos tranchées. Il a été rejeté aussitôt d'un élément où il avait pris pied. Dans le même secteur un coup de main exécuté par nous a parfaitement réussi ; sur un espace de 200 mètres, nos grenadiers ont nettoyé la tranchée adverse : nous avons ramené des prisonniers.

VINGT-TROIS HEURES. — De part et d'autre de la Somme rien à signaler au cours de la journée.

Entre l'Oise et l'Aisne, un coup de main de l'ennemi dirigé la nuit dernière sur une de nos tranchées près de Moulin-sous-Touvent a complètement échoué.

Sur la rive droite de la Meuse, la lutte a été assez vive au cours de la journée dans la région de l'ouvrage de Thiaumont. Les Allemands ont lancé successivement plusieurs attaques, précédées de bombardement, sur nos positions. L'une d'elles est parvenue à pren-

dre pied dans nos éléments avancés, mais notre contre-attaque déclenchée vers quatorze heures nous a permis de rétablir entièrement notre ligne qui se maintient aux abords immédiats de l'ouvrage. Toutes les autres tentatives de l'ennemi ont été repoussées par nos feux de mitrailleuses et lui ont coûté des pertes sérieuses. La lutte d'artillerie continue, très violente, dans le secteur au nord de Souville et dans la région de la Lauffée.

Canonade habituelle sur le reste du front.

Nos aviateurs bombardent les voies ferrées ennemies et abattent deux appareils allemands

Des avions allemands ont jeté hier plusieurs bombes sur la ville ouverte de Lure : onze tués, trois blessés. Toutes ces victimes, à l'exception d'un militaire blessé, sont des femmes et des enfants. Il en est pris acte en vue de représailles.

Dans la même journée du 6 juillet, une de nos escadrilles de bombardement a lancé avec succès 40 bombes sur la jonction des voies ferrées de Ham-les-Moines (ouest de Charleville). Au retour, de nombreux combats ont été livrés à des appareils allemands par nos avions d'escorte. Deux avions allemands ont été abattus : l'un près de Mézières, l'autre dans la région de Leffincourt.

Les Anglais prennent d'assaut la redoute de Leipzig, 500 mètres de tranchées de première ligne et progressent de 500 mètres sur un front de 1.800 mètres

DOUZE HEURES. — La nuit dernière, l'ennemi a violemment bombardé nos nouvelles positions du bois de Bernafay, de Montauban et des environs de La Boisselle, à certains endroits, avec des obus lacrymogènes.

A l'est de La Boisselle, la lutte a été vive ; l'ennemi a eu de grosses pertes ; nous avons enlevé une nouvelle tranchée sur un front de près d'un kilomètre et nous l'occupons solidement. Au sud-ouest de Thiepval, une forte attaque allemande sur nos nouvelles lignes a complètement échoué.

L'artillerie ennemie a été très active sur le saillant de Loos et en face d'Hulluch. L'artillerie britannique a bombardé plusieurs boyaux de communication et des cantonnements ennemis. Nous avons fait sauter deux mines vers Auchy et Hulluch qui ont donné de bons résultats.

Ce matin, au point du jour, nous avons attaqué vigoureusement dans différents secteurs à l'est d'Albert. Les Allemands ont déclenché, en même temps, de violentes attaques sur nos nouvelles tranchées dans la région de l'Ancre et au nord de Fricourt. La bataille continue violemment sur tout le front de l'Ancre à Montauban. Jusqu'ici notre infanterie a eu un avantage marqué aux environs d'Auvillers-La Boisselle et de Contalmaison ; elle a obtenu d'importants résultats tactiques. Au nord-ouest de Thiepval, l'ennemi a réussi à reprendre environ 250 mètres du terrain qu'il avait perdu.

VINGT HEURES. — Notre infanterie, efficacement soutenue par l'artillerie, a poursuivi sa progression au cours de la matinée, en dépit de l'opiniâtre résistance de l'ennemi. Elle a fait preuve de la plus grande bravoure et a marqué des succès importants. Après un violent bombardement préparatoire, nous avons pris d'assaut, au sud de Thiepval, l'ouvrage puissamment fortifié connu sous le nom de redoute de Leipzig. Cet ouvrage occupe un saillant de la ligne ennemie, et les Allemands y ont travaillé vingt mois en mettant en œuvre toute leur ingéniosité.

Un peu plus au sud, une de nos brigades, arrivant de l'ouest, a enlevé de vive force 500 mètres de tranchées de première ligne et les dé-

fenses de l'ennemi devant Oivillers. Un combat violent se déroule en ce moment pour la possession du village.

Poursuivant nos succès de la nuit dernière, à l'est de la Boisselle, nous avons progressé à travers un dédale de tranchées ennemies sur un front de 1.800 mètres avec 500 mètres de profondeur.

Parallèlement à cette attaque, nous avons chassé les Allemands de deux bois et de trois lignes de tranchées au nord de Fricourt. Vers 10 heures du matin, la garde prussienne est entrée en ligne à l'est de Contalmaison. Elle a fait un effort désespéré pour nous repousser, mais nous avons brisé son attaque par notre feu. L'ennemi a été forcé de se replier vers le nord, abandonnant entre nos mains sept cents prisonniers qui proviennent de divers régiments.

Vers midi, notre infanterie a pris d'assaut Contalmaison, qu'une puissante contre-attaque nous a obligés dans la suite à évacuer.

Les Allemands ont certainement subi aujourd'hui de très fortes pertes.

De gros effectifs ont été pris sous notre feu d'artillerie au cours de leur retraite en terrain découvert. Bazentin-le-Petit a été violemment bombardé, alors que nous pourrions le voir garni de réserves allemandes. Un officier prisonnier déclare que son bataillon, en se portant sur le terrain de la lutte, a essuyé le feu intense de la mitrailleuse d'un de nos avions qui le survolait à 100 mètres. Ce même bataillon a été, dans la suite, violemment bombardé par nos canons à longue portée. Il a plu abondamment tous les jours. Le terrain détrempé et les tranchées inondées ajoutaient encore aux difficultés éprouvées par nos troupes.

Communiqué belge

Au cours de la matinée, la lutte d'artillerie a été assez vive dans la région voisine de Nieuport et à l'est de Ramskapelle. Nos tirs sur Driedgrachten et Steenstraete ont été continués avec succès. En fin de journée, une vive lutte à coups de bombes a éclaté vers Steenstraete et Boesinge.

LES RUSSES REMPORTENT en Galicie un nouveau succès ILS FONT EN DEUX JOURS 20.000 PRISONNIERS

PÉTROGRAD, 6 juillet. — Communiqué de l'après-midi du grand état-major :

Sur le front au sud des marais de Pinsk, nos troupes ont réalisé hier de nouveaux succès importants.

Dans la région de Kostioukhovka, nous avons enlevé une batterie ennemie entière et nous avons en outre fait prisonniers 22 officiers et 350 soldats.

Au nord-ouest de Raznitchi, sur le Styr, au nord de Kolky, nous avons enlevé hier 2 canons, 3 mitrailleuses et fait plus de 2.300 prisonniers.

Au nord-ouest de Grouziatine, nous nous sommes emparés de tranchées ennemies. Nous avons fait plus de 300 prisonniers et pris une mitrailleuse.

Entre le Styr et le Stokhod, à l'ouest de Sokoul et plus au sud, l'ennemi a exécuté un feu d'artillerie et a lancé quelques contre-attaques stériles.



En Galicie, après une intense préparation d'artillerie, nos troupes ont pris énergiquement l'offensive à l'ouest de la Strypa inférieure et sur la rive droite du Dniester.

L'ennemi a été culbuté et s'est replié. Nos troupes approchent des rivières Koropetz et Souhodolek, affluent du Dniester. Nous avons fait ici, au cours de la journée d'hier, près de 5.000 prisonniers et pris 11 mitrailleuses. Nous avons perdu le vaillant capitaine d'état-major Bogoloubsky, tué au cours du combat.

Au cours de l'attaque du village de Neortnik, à l'est de Monastorsk, les Allemands ont accueilli nos troupes par des jets de liquide enflammé. Pour cette raison, après la prise du village, tous les Allemands furent passés à la baïonnette. Nous avons fait prisonniers plus de mille hommes.

Sur un point de cette action, nos vaillants Tartares de Crimée ont chargé l'ennemi et l'ont mis en fuite.

Hier, une vingtaine de braves cosaques ont franchi à la nage le Dniester près du village de Dolino et ont fait prisonniers, sur la rive droite, 5 officiers et 108 soldats; ils ont pris un canon.

Sur le front de la région de Riga, les Allemands ont lancé des contre-attaques sur les secteurs des positions que nous leur avons enlevées hier. Nos troupes se sont repliées sur leurs anciennes positions en emmenant les prisonniers et les armes pris à l'ennemi.

Sur le front de la Dvina et les positions de Drinsk, et plus au sud, on signale un feu actif de l'artillerie en plusieurs endroits.

Près de Boyane, sur la Dvina, en amont de Friedrichstadt, notre artillerie légère a défilé une batterie légère allemande; la tentative des Allemands pour amener leurs pièces a échoué et un attelage d'artillerie qui s'approchait d'un des canons démontés a été abattu avec ses hommes. Jusqu'à la nuit, tous les canons sont restés abandonnés par les Allemands.

Dans la direction de Baranovitchi, les combats se poursuivent à notre avantage. L'ennemi, pour reconquérir les éléments de ses positions que nous lui avons enlevés, a lancé des contre-attaques répétées sur ces éléments que nous avons repoussés chaque fois avec succès.

Nous avons capturé à cet endroit, depuis le 3 jusqu'au 5 juillet, 74 officiers et aides-majors, et environ 3.040 soldats.

Une victoire russe près de Kolky

PÉTROGRAD, 6 juillet. — Communiqué du soir du grand état-major :

Le nombre des prisonniers que nous avons faits du 4 au 5 au cours des combats qui se continuent

à l'ouest de la ligne du Styr, en aval du bourg de Kolky, est évalué à plus de 300 officiers et 7.415 soldats valides et un grand nombre de blessés.

Nous avons pris six canons, 23 mitrailleuses, plusieurs milliers de fusils, 2 projecteurs, 11 lance-bombes et 77 caissons.

Nous avons repoussé plusieurs attaques allemandes près de Grouziatine.

Sur la rive droite du Dniester, dans la région de Jivatchoff et de Hotzmirz, s'est livré un combat acharné.

Il y a eu un vif duel d'artillerie dans les nombreux secteurs situés sur le front nord des marais de Pinsk.

A l'est de Baranovitchi, l'ennemi a déclenché quelques contre-attaques acharnées, que nous avons repoussées.

L'ennemi, à différentes reprises, a ouvert des rafales de feu avec des pièces de gros et de petit calibre contre la région du village de Labouzy, au sud-ouest de Baranovitchi. A la faveur de ce feu, l'ennemi a lancé de violentes contre-attaques. Nous avons refoulé chaque fois l'adversaire qui se trouvait pris sous nos feux d'artillerie, de mitrailleuses et de mousqueterie.

Front du Caucase

Dans la région de Plantana, nos éléments ont progressé de nouveau.

Entre le Taurus et la rivière Tchorokh, nous avons repoussé les contre-attaques de l'ennemi comme aussi au sud de cette rivière, où nos éléments ont enlevé un ouvrage circulaire sur le massif.

Dans leurs attaques les Turcs ont fait emploi de bombes à gaz asphyziantes.

Au cours de la prise des éléments de la position ennemie dans la région de Baybourt, nous avons enlevé une grande quantité d'armes, de cartouches, de grenades et de matériel.

Dans la direction de Diarbekir, dans la vallée de l'Euphrate oriental, nos éléments ont accueilli à coups de baïonnette les Turcs qui avaient pris l'offensive au point du jour et les ont rejetés loin à l'ouest. L'adversaire a laissé sur le terrain plus de cent cadavres.

Baranovitchi encerclé

Pétrograd, 8 juillet. — Selon les dernières nouvelles, les batteries russes se sont approchées de Baranovitchi à une distance de 8 verstes; elles bombardent cette ville du nord-est, du sud-est et de l'est, formant ainsi un demi-cercle de feu sur un front d'une trentaine de kilomètres.

Les Autrichiens ont perdu en un mois plus de 500.000 hommes

PÉTROGRAD, 6 juillet. — D'après des données officielles, les pertes autrichiennes, depuis le début de l'offensive du général Broussiloff, dépassent un demi-million d'hommes.

L'A-T-IL ENCORE, LE SOURIRE?...



LE GÉNÉRAL VON LINSINGEN

commandant l'armée allemande qui est opposée — sans succès — à celle du général Evert.

Choses d'Allemagne CUISTRES...

« Nous menons, cette semaine, une guerre bien dure... » soupire notre vieux major Morahit... Finis les pétards qu'il crachait par la bouche, le nez, les deux oreilles et les yeux. Envoyés les triomphes au moment de la première avance allemande sur Verdun, quand il nous proposait benoîtement de traiter au plus vite pour accepter les volontés du « peuple élu », volontés basées naturellement sur la carte de la guerre, parce qu'il fallait alors que l'on se pressât, dans l'intérêt germanique, naturellement. Songez donc : dire aux Alliés qu'on a des gages partout chez eux, en se gardant bien d'insister sur la perte des colonies allemandes, qui, elles aussi, constituent des gages; faire des sourires à l'instar de ceux que l'on adressa aux Autrichiens dès le lendemain de Sadowa, embrasser si fortement les gens qu'on les étouffe, voilà ce que Morahit voulait, Morahit et toute la bande qu'il représentait. A ces raisonnements boursoufflés et abasourdis, le canon de la Somme a répondu et n'a pas fini de répondre.

Ce peuple est mené par les cuistres. L'Allemand, commerçant, soldat, artiste, voyageur, ouvrier, est un cuistre en admiration devant des cuistres. On a versé des flots d'encre à propos de l'organisation allemande, au point qu'on ne peut plus compter les brochures et les enquêtes. On s'est fait une montagne de ce que les tramways allemands soient toujours peints de neuf; on s'est extasié sur leurs bureaux de poste reluisants comme des cabinets de toilette, sur leurs wagons aux banquettes de velours rouge, leurs usines qui ressemblent à des banques, leurs brasseries qui ressemblent à des cathédrales, leurs munitions, leurs canons, leur infanterie, leurs pionniers, leurs commis-voyageurs, etc., etc.

Il n'est pas vrai qu'ils aient des qualités que nous n'avons pas : la vérité c'est qu'ils se sont donné la peine d'acquiescer des qualités que nous n'avons pas cherché, nous, à acquiescer. Le jour où nous voudrions que nos tramways ne soient plus les étonnantes « bagnoles » qui grincent par nos rues avec un bruit de ferraille, et qui sont toujours en panne, ce sera chose faite.

Le jour où nous voudrions nous organiser, c'est-à-dire, quand les désorganiseurs seront priés de se taire, nous verrons ce dont nous sommes capables. L'organisation c'est une chose qui s'apprend. Ce n'est pas comme la culture que les Allemands n'acquiescent jamais, malgré leurs acrobaties intellectuelles.

A ce propos, je me rappelle ce que le Boche Wichert racontait, avant la guerre, à Gaston Riou, qui semblait avoir gardé un souvenir quelque peu écorné de ce cuistre incontestable. J'ai toujours fui Wichert du mieux que j'ai pu, chaque fois que le hasard me rapprochait de lui. Jamais plus épouvantable raseur n'a respiré à la surface du globe. Il a été conservateur du musée de Munich, puis fondateur, ou presque, du musée de Mannheim. C'est un de ces savants allemands qui font la leçon au monde entier, qui veulent organiser le genre humain, et qui sont possesseurs de la Vérité. C'est un des plus abominables réparateurs de travaux de maîtres, un de ces dangereux encasqueurs des chefs-d'œuvre qui figurent dans les musées allemands. Il faudra, au traité de paix, mettre une clause comme quoi ces gens-là n'auront plus le droit de saboter des monuments du génie humain.

Or, Wichert avait entrepris de prouver à la France qu'elle n'entend rien à sa propre culture, que ses grands hommes doivent leur réputation à l'Allemagne, que ladite Allemagne seule est capable de canaliser la production française.

« A l'instar de vos nouveaux sociologues, vos marchands de meubles font du Louis XVI, du Louis XIV, de l'Empire... » disait-il au futur auteur du Journal d'un simple soldat.

Voyez-vous le bout de l'oreille? Voyez-vous la peur de la nouvelle France, dans ces simples mots? Du Louis XIV! songez donc... la bataille de Turckheim... De l'Empire... Léna... Sociologues et artistes français qui se complaisaient dans ces grandes époques, cela ne fait pas l'affaire des Allemands... Ce qu'ils voudraient, c'est que nous adoptions le style Charlottenburg!

A toutes ces cuistreries, le canon de la Somme répond comme au major Morahit.

Wichert régentait la sociologie française, régentant l'art français! Le pauvre garçon oublia que ses propres atours se nourrissaient avec de la salade de crin de cheval assaisonnée à la graisse de vieux chien, dans un temps où l'influence latine avait fait de Notre école d'Autun le plus haut sommet de la civilisation du monde.

L'Inconnu.

BÉNEDICTINE 'la Grande Liqueur Française TONIQUE - DIGESTIVE

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

COMMISSAIRE AUX ARMÉES, par HAUTOT



— Il me faudrait un costume qui fût un uniforme sans l'être...

Un don de nos alliés britanniques à la Croix-Rouge française



LE PRÉSIDENT (X) PASSE LES AUTO-AMBULANCES EN REVUE



Le Président de la République a visité hier matin, sur l'esplanade des Invalides, un convoi de trente-cinq ambulances automobiles destinées au front français et offertes à nos armées par le British Ambulance Committee, au nom du Lloyd de Londres. M. Poincaré a été reçu par lord Bertie of Thames, ambassadeur britannique à Paris; M. Justin Godart et M. Bradley Peymans, fondateur du Comité.

DERNIÈRE HEURE

Les Italiens progressent sur le plateau des Sette-Communi

ROME, 7 juillet (Commandement suprême). — Entre l'Adige et l'Asico, intense action d'artillerie. L'ennemi a bombardé violemment, dans la journée d'hier, le mont Majo.

Au nord de Posina, Monte-Cimono résiste encore à nos attaques, tandis que continuent les progrès de notre infanterie dans la direction de Rio-Freddo et de l'Asico.

Sur le haut plateau des Sette-Communi, après une lutte d'artillerie, une vive attaque d'infanterie nous a mis en possession des positions principales de l'ennemi, près de Casera-Zobbio et de Malga-Pozzo où nous avons fait 359 prisonniers dont cinq officiers et capturé trois mitrailleuses.

De violentes contre-attaques ont été repoussées avec de grandes pertes pour l'ennemi.

Dans la vallée de Campello, nous avons continué, hier, à déloger avec succès l'ennemi des pentes et des hauteurs à l'est du torrent Maso, où nous avons fait 102 prisonniers.

Actions d'artillerie le long du reste du front. Dans le secteur de Monfalcone, l'ennemi a tenté, hier, deux attaques contre nos nouvelles positions à l'est de Soliz.

Après une lutte acharnée, il fut repoussé à la baïonnette, abandonnant une trentaine de prisonniers.

Nos avions ont bombardé, hier, les positions ennemies au nord de Volano, dans la vallée de Lagarina, et sont rentrés indemnes.

Le Cabinet Zaïmis et l'Entente entretiennent des relations satisfaisantes

ATHÈNES, 7 juillet. — Les relations entre le gouvernement Zaïmis et les diplomates de l'Entente sont entièrement satisfaisantes. Ces derniers surveillent étroitement la stricte exécution des demandes de l'Entente. Une deuxième liste de fonctionnaires de police et autres dont le renvoi a été réclamé par l'Entente a été remise aujourd'hui au gouvernement.

M. Zaïmis a fait preuve de beaucoup de bonne volonté dans le règlement de la situation, mais les anciens ministres soutenus par leur clientèle militaire conduisent une campagne électorale violente contre M. Venizelos.

Le ravitaillement des chrétiens de Syrie

Les Etats-Unis font des représentations à la Porte

WASHINGTON, 7 juillet. — Les Etats-Unis ont chargé leur représentant à Constantinople d'attirer une fois de plus l'attention de la Turquie sur la requête du gouvernement américain laissée jusqu'ici sans réponse, et tendant à ce que les neutres aient la faculté de ravitailler les chrétiens persécutés de la Syrie. Le chargé d'affaires des Etats-Unis a reçu l'ordre de déclarer à la Porte que « le refus par la Turquie de prendre la requête américaine en considération a sévèrement affecté les relations entre les deux Etats. »

Les rapports reçus par le département d'Etat établissent que cinquante à quatre-vingt mille Syriens ont déjà péri et que les autorités militaires turques continuent à accaparer les provisions du pays.

UN LIEUTENANT DE 10 ANS

ROTTERDAM, 7 juillet. — On annonce de Berlin que le prince Guillaume, fils aîné du kronprinz, qui vient d'avoir dix ans, a été nommé lieutenant dans la garde prussienne.

Le kaiser lui a conféré l'ordre de l'Aigle Noir. Le jeune lieutenant, accompagné de sa mère, est sur le point de rendre visite à l'empereur et au kronprinz, après quoi il ira inspecter son nouveau régiment au front. (Radio.)

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

LONDRES. — Le Lloyd apprend du Sunderland que, le 6 juillet, le chalutier anglais Heron a été coulé par un sous-marin.

ATHÈNES. — On croit que les officiers impliqués dans l'affaire du journal Rizopastis seront jugés par une cour maritale française et remis ensuite aux autorités grecques pour subir la peine à laquelle ils auront été condamnés.

La double offensive des Alliés inspire au major Moraht des commentaires mélancoliques

GENÈVE, 6 juillet. — Dans le Berliner Tageblatt le major Moraht constate que l'offensive sur la Somme a réussi à submerger les premiers systèmes de défense allemands. La défense n'a pu être active car il ne restait presque que des morts dans les positions bouleversées.

Aux endroits, dit-il, où nous avons pu opposer de la résistance, nos ennemis ont appris que les soldats allemands savent se défendre jusqu'au dernier homme. En d'autres endroits, le commandement qui a conservé son sang-froid et ses troupes en main a su opérer un repli élastique comme fait celui qui ne veut pas exposer sa poitrine à l'adversaire et qui n'est pas à même de parer le coup les armes à la main.

Le major Moraht estime que cette tactique prive l'assaillant de pouvoir porter le coup suprême au défenseur. Il devra recommencer un nouveau feu roulant d'artillerie ou bien se mesurer avec les forces allemandes demeurées intactes. Malgré tous ces encouragements, le critique allemand avoue ne pouvoir rien prophétiser sur l'offensive franco-anglaise, importante et encore en pleine action; il se console en songeant au front russe dont il dit, en se fiant aux derniers bulletins allemands, que l'offensive russe est en partie transformée en défensive et en regrette que le général Belhmer demeure inébranlable et a entrepris une action de la plus haute importance. Il n'a pas assez d'admiration pour la façon dont l'armée autrichienne s'est défendue en Bukovine. Il ne peut toutefois s'empêcher d'éprouver une inquiétude inavouée sur les attaques dessinées par les Russes avec la supériorité qui leur a valu les succès initiaux dans les secteurs au nord du Pripiet, où le sol marécageux et sablonneux empêche l'établissement de lignes aussi fortes qu'ailleurs; il voit dans ces attaques l'intention d'empêcher l'armée de l'Est de se porter au secours de l'armée de l'Ouest menacée et conclut mélancoliquement que ce qui avait été si longtemps préparé et que la présence de lord Kitchener en Russie devait couronner, c'est-à-dire l'offensive simultanée de l'Est et de l'Ouest, est apparu.

La réintégration de l'amiral Hoetzendorff

GENÈVE, 7 juillet. — La Gazette de Francfort annonce que le chef de l'Amirauté allemande, amiral von Hoetzendorff, qui, en 1913, avait été mis à la disposition et depuis nommé à la suite du corps des officiers, est de nouveau incorporé au corps des officiers de la marine active.

La complicité de l'Allemagne dans le conflit américano-mexicain

LONDRES, 7 juillet. — Du Morning Post : L'Allemagne a vendu au Mexique 100 mitrailleuses et 20 millions de cartouches achetées par elle aux Etats-Unis avant la guerre et qui n'avaient pu être envoyées en Allemagne. Ces munitions sont actuellement à La Havane, d'où on tentera de les introduire au Mexique.

Le général Villa se dirige vers la frontière. WASHINGTON, 7 juillet. — Selon des nouvelles parvenues du Mexique, le général Villa aurait quitté Parral, se dirigeant vers la frontière.

Dans l'engagement qui a eu lieu le 1^{er} juillet autour de Saint-Domingue (Etats-Unis) 27 insurgés ont été tués.

Après le règlement du conflit les banquiers américains aideront le Mexique

WASHINGTON, 7 juillet. — On dit que, outre le désir de régler le conflit actuel avec le Mexique par la voie des négociations diplomatiques directes, exprimé d'une façon officielle par les Etats-Unis, le gouvernement américain est également prêt à encourager l'assistance financière des Etats-Unis au Mexique, à condition que des garanties assurent la sécurité des intérêts américains ou étrangers au Mexique.

Les dockers australiens refusent de décharger les marchandises ennemies

MELBOURNE, 7 juillet. — Une députation de la Fédération des ouvriers des docks a informé le ministre du Commerce que les ouvriers se refusaient à charger ou décharger les marchandises d'origine ennemie.

Ayuntamiento de Madrid

PLUTOT LA PAIX QUE LA FAMINE !

Tel est le sens d'un manifeste de la minorité socialiste allemande

BERNE, 6 juillet. — La Berner Tagwacht, de Berne, et le Volksrecht, de Zurich, qui se tiennent constamment en rapport avec la minorité socialiste allemande, publient le texte d'un proclamation qui vient d'être répandue dans toute l'Allemagne et qui porte ce titre éloquent : « La faim ! »

En voici quelques extraits suggestifs :

Celle qui devait arriver est arrivée : c'est la faim ! A Berlin, à Leipzig, à Coblenz, à Magdebourg, à Charlottenbourg et dans nombre d'autres villes, la population, exaspérée, a manifesté devant les magasins de denrées. Pour étouffer l'indignation de la foule, le gouvernement s'est borné à appliquer cette formule : « Etat de siège ! régime du sabre ! » C'est suffisant.

On nous dit que les ennemis ont envahi l'Allemagne. Mais c'est notre gouvernement qui, en s'alliant à l'Autriche, « qui n'était qu'un cadavre », et à la Turquie, « pays de banqueroute », s'est engagé dans la politique néfaste qui a justifié l'envahissement. On nous a fait espérer que les submersibles parviendraient à couper les vivres aux Anglais et à forcer la Grande-Bretagne à solliciter la paix. C'était une fable. On nous a aussi fait espérer que la Turquie nous expédierait des blés, alors qu'il est notoire qu'elle est hors d'état de nourrir sa propre armée. Il n'y a plus rien à tirer des pays occupés. Déjà, en Pologne et en Serbie, on meurt de faim. Le dictateur de l'alimentation est arrivé trop tard. Bien avant sa nomination, les exploitateurs avaient accompli leur œuvre.

Qu'arrivera-t-il maintenant ? On pourra continuer la guerre pendant six mois ou un an tout au plus, mais ce sera à condition de sacrifier les générations de demain. Nombre de femmes et d'enfants meurent des privations d'alimentation.

Le manifeste conclut en excitant les masses à s'agiter contre le gouvernement pour « imposer, soit par la force, une paix immédiate ».

La condamnation de Liebknecht provoque des grèves et des manifestations à Berlin

ZURICH, 7 juillet. — Le Volksrecht donne de nouveaux détails sur les manifestations qui ont eu lieu à Berlin le mardi 27 juin à 8 heures du soir.

Environ 25.000 personnes s'étaient rassemblées sur la Postdammerplatz; dispersées par la police, les manifestants se formèrent en cortège à travers la ville pour se rassembler à nouveau, vers 10 heures, sur la place Alexandre. La Postdammerplatz était gardée militairement; les soldats étaient munis de fusils chargés.

Mercredi matin, une grève eut lieu en manière de protestation contre la condamnation de Liebknecht : 55.000 ouvriers environ chôchèrent. Ces gens travaillaient soit au parc d'aviation de Johannistal, soit dans les fabriques d'armes et de munitions de Berlin, à la Société générale d'électricité, à la fabrique des moteurs Daimler et dans beaucoup d'autres usines qui travaillent également pour l'armée.

Liebknecht fait appel

AMSTERDAM, 7 juillet. — Selon un télégramme de Berlin, le ministère public et M. Liebknecht ont tous deux interjeté appel. Le procès reviendra probablement devant la cour d'appel au commencement d'août.

Les récoltes compromises

LONDRES, 7 juillet. — Un sans fil de Berne apprend que de violentes orages et des tempêtes de grêle se sont abattus sur l'Europe centrale, causant d'énormes dégâts en Allemagne et en Autriche et détruisant l'espoir que l'on fondait sur les récoltes pour résister au blé.

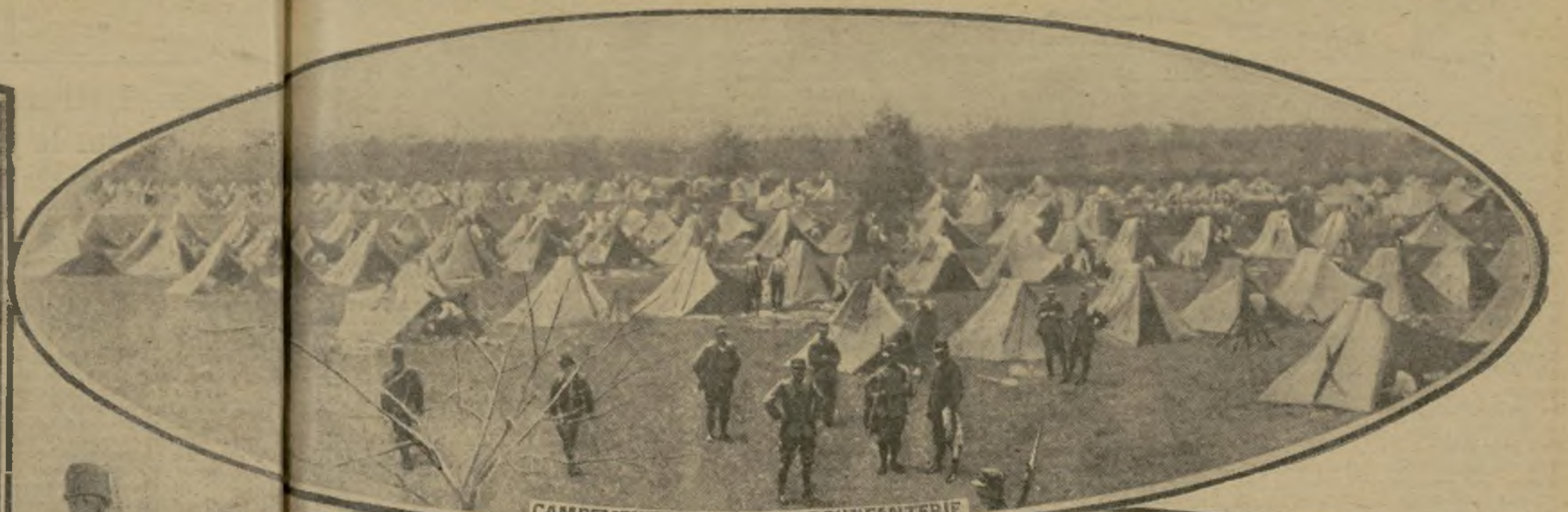
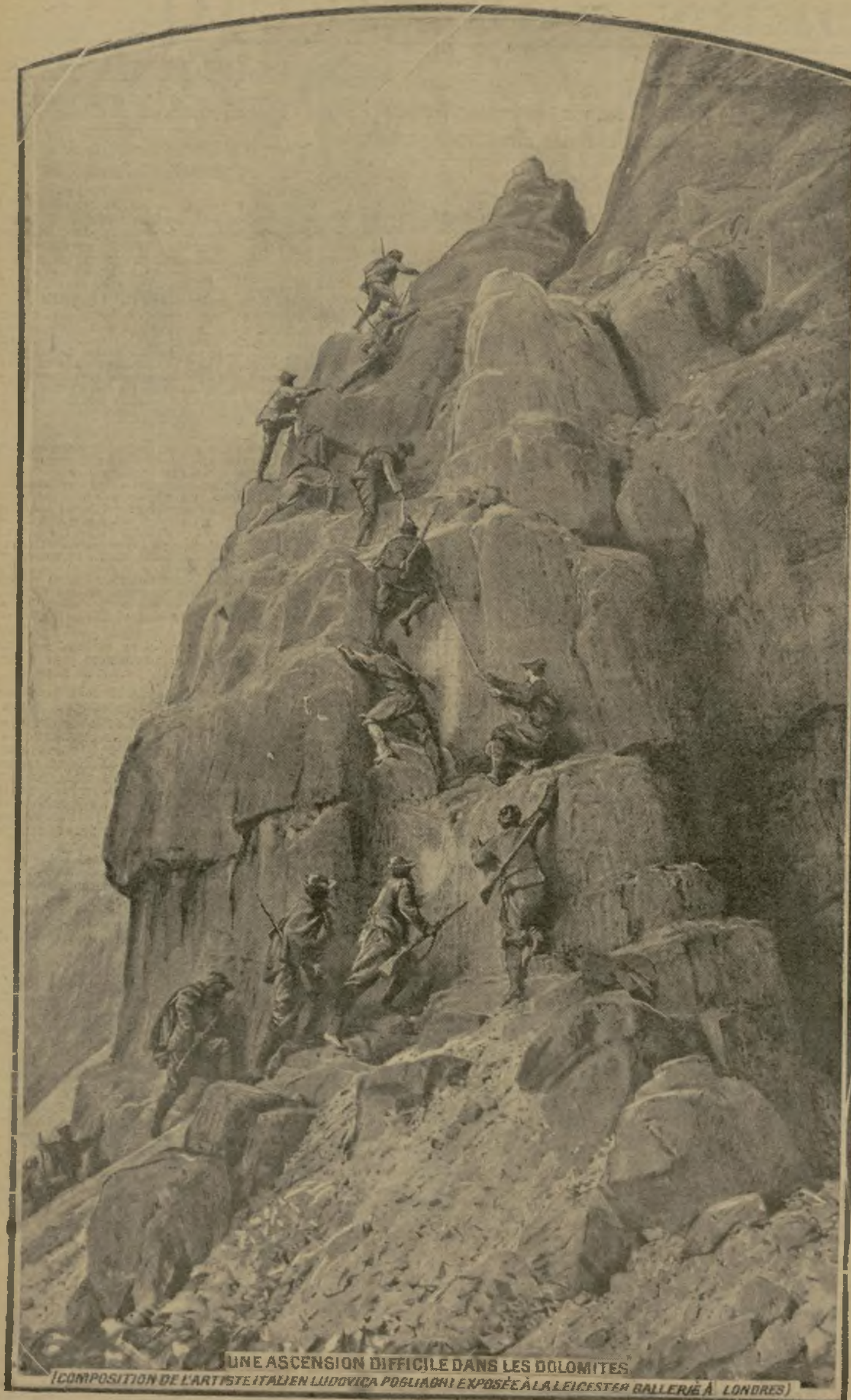
La Gazette de Voss rapporte que les récoltes ont perdu les futures moissons en Allemagne et avoue qu'à la suite de ces sinistres une vive inquiétude règne dans les cercles officiels.

La paix du comte Zeppelin

HELD, 7 juillet. — Suivant les Dernières Nouvelles de Munich, le 6 juillet, le comte Zeppelin a déclaré, à l'occasion d'une cérémonie patriotique à Lindau : « Nous ne voulons soumettre aucune paix avant d'avoir pris toutes les mesures pour que dans l'avenir aucun pays n'ose plus s'approcher aussi près de nous ».

OBESITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

SOUS LA PRESSION ITALIENNE, LES AUTRICIENS ÉVACUENT LES POSITIONS CONQUISES



L'action offensive des armées italiennes se poursuit sans trêve, tant dans les vallées de Lagarina, de Sugana, de l'Adige et de Campello que dans le bassin du Haut-Astico, sur le plateau d'Asiago et le massif de Pruna-Lunetta. L'ennemi se replie sous la pression de l'adversaire tenace et résolu, abandonnant des armes, des munitions et des approvisionnements en grand nom-

bre. Nos alliés récupèrent une à une, dans les montagnes les plus abruptes, les positions que les Autrichiens occupèrent quelques semaines et c'est la titanique campagne à travers précipices et vers les cimes qui recommence, cette fois, sans qu'il puisse être question désormais de céder un pouce de terrain.

LES CONTES D'EXCELSIOR

EN MER

— Vous n'avez pas peur des sous-marins ?

Miss Bowden souriait avec ce calme mépris du danger qui est une vertu si fréquente chez la femme anglaise :

— Soyez donc sérieux, me dit-elle.

Et ses yeux se perdirent sur l'Océan.

J'avais connu miss Bowden alors qu'elle était stewardess sur un bateau-courrier des îles de la Manche. C'était une bonne fille, aimée de tous et vieillie au service de la mer. Un hasard considérable voulait que je la retrouve aujourd'hui à l'autre bout du monde, à bord d'un cargo mixte employé à de fructueux voyages entre l'Angleterre et les États-Unis. Miss Bowden me dit que, depuis la guerre, elle était inscrite sur le rôle de l'équipage du *Blackbird* qui acceptait des passagers lorsqu'il s'en présentait pour tenter la traversée de l'Atlantique à bon compte. Cette fois-ci, les voyageurs n'étaient pas nombreux : trois dames embarquées à New-York pour Annapolis, où nous devions arriver demain afin d'y compléter notre chargement, et deux hommes, moi compris.

Il était onze heures du soir. Assis sur la dernière marche de l'escalier conduisant aux cabines, nous cautions. La mer semblait assoupie, la chaleur était étouffante. Le *Blackbird*, sur le pont duquel, hormis nous, n'apparaissait pas âme qui vive, continuait tranquillement son petit bonhomme de chemin, dans le bruit monotone de sa machine, au long de la côte américaine, presque imperceptible.

Miss Bowden me quitta un instant, et puis j'entendis qu'elle m'appelait à mi-voix, d'en bas, dans le corridor étroit et sombre :

— Mister !... Mister !...

Elle ne savait pas mon nom. Et, quand je fus auprès d'elle, voici ce qu'elle me montra : par le hublot qui plongeait dans le salon réservé aux voyageurs mâles, on apercevait un homme, que je connaissais trop bien : l'autre passager. Avec un ciseau à froid et un tournevis, il venait de détacher un des panneaux de la cloison. Derrière ce panneau se trouvait un espace vide dans lequel il plaça un objet pesant, de forme cylindrique, qu'il avait tiré de sa valise.

— Voyez... une bombe !... murmura miss Bowden.

Quant à moi, je pensai avec colère :

« Quelle folie !... Pourquoi donc Fritz n'a-t-il pas abaissé le rideau ? Il va nous perdre !... »

Plusieurs fois déjà j'avais douté de l'équilibre intellectuel de ce garçon, à la fortune duquel ma misère m'avait attaché. Il savait pouvoir compter sur moi pour écarter les gêneurs pendant qu'il mettrait en position la bombe à horloge qui devait faire sauter le bateau quelques heures après que nous aurions débarqué à Annapolis... Tout de même, négliger d'abaisser le rideau avec l'électricité allumée dans la cabine, quelle aberration !...

— Le capitaine !... Allez prévenir le capitaine ! me dit à cet instant miss Bowden dans un soupir.

— Silence, femme, ordonnai-je, si vous tenez à la vie. Plus un mot !...

Alors, je l'empoignai à la gorge, et je compris avec regret qu'il m'allait probablement falloir l'étrangler : « Plus un mot ! » Elle se jugea perdue, elle ne cria pas. Sous mon étreinte, la tête de cette pauvre créature s'inclina à la toucher contre la vitre épaisse du hublot. Elle ne se débattait pas, elle ne le pouvait pas. Mais, les yeux sortis des orbites, elle continuait de regarder dans la cabine, et je regardais avec elle.

Et voici ce que nous vîmes encore :

Fritz se tenait immobile. Contre mon attente, il ne s'empressait pas de replacer le panneau pour dissimuler la machine infernale. Dieu ! quel temps ne perdait-il pas là !... Son visage était absolument bouleversé, son visage était terrifiant. Je n'ai jamais lu sur une physiologie humaine de tels symptômes d'une lutte intérieure. Par quel miracle s'était-il soudain pénétré de l'atrocité de son crime, cet acte si lâche auquel je me trouvais malheureusement associé comme complice, et qui allait tuer nos innocents compagnons de voyage ?

Voilà ce que je me demandais, en proie à la plus intense émotion. Le spectacle de cette lutte morale était si poignante que mes doigts, oublieux des réalités, se relâchèrent sur la gorge qu'ils avaient enserrée et, elle aussi, oublieuse de sa propre situation, miss Bowden suivait ce drame avec moi, sans souffle, sans mot dire, magnétisée par cette effrayante expression qu'offre parfois le visage d'un homme face à face avec sa conscience et qui s'interroge et qui hésite, avant le crime.

Qu'allait-il décider, qu'allait-il faire ?

Enfin, nous vîmes Fritz prendre à nouveau la bombe dans ses mains, la placer sous son bras, ouvrir la porte, grimper l'escalier quatre à quatre et se diriger vers l'arrière, juste au-dessus du gouvernail, dans le bruit tumultueux de l'hélice. Comme deux ombres, Bowden et moi, nous nous étions attachés à ses pas ; dissimulés derrière le rouf, nous l'épiions avec une curiosité croissante. Soudain, brutalement, ainsi qu'on doit écarter une suggestion mauvaise, Fritz lança la bombe à l'eau. Cela fait, il parut chanceler. Il porta ses deux poings vers sa bouche, comme pris de vertige. Il comprenait qu'il avait manqué à son serment ; il se sentait à jamais perdu devant ceux qui, à prix d'or, avaient acheté ses services... peut-être même, puisqu'il était Allemand, croyait-il avoir manqué de patriotisme en ne commettant point l'acte infâme... La vie, telle qu'il l'entrevoyait des lors, dut lui paraître insupportable, car, faisant un signe de croix, il enjamba le bastingage et, à son tour, il se précipita dans le vide.

« Fritz s'est repenti », pensai-je.

Ce drame entier avait à peine duré trois minutes. J'en sortis comme on sort d'un horrible cauchemar. Maintenant, je me trouvais seul devant cette femme que j'avais pensé devoir tuer et qui savait tout. C'était à mon tour de payer mes comptes.

— Miss Bowden, lui dis-je, vous n'avez plus qu'à me livrer au capitaine. Comme un homme, je serai prêt pour le châtiment.

Mais elle secoua la tête avec douceur et l'évidence de sa bonté me rendit à mes propres yeux aussi misérable qu'un ver.

— Vous êtes Allemand ? me demanda-t-elle.

— Suisse-Allemand.

— Que le Lord vous prenne en pitié, fit cette femme courageuse : je me tairai.

Et, dans un noble geste de pardon, elle me tendit sa main, que je couvris de larmes.

André Savignon.

LA VIE CHÈRE

M. Malvy reçoit la délégation des maires de France

La délégation permanente des maires des grandes villes de France s'est réunie hier matin au ministère de l'Intérieur, sous la présidence de M. Malvy.

Étaient présents : le président du Conseil municipal de Paris, les maires de Bordeaux, Marseille, Nantes, Limoges, Montpellier, Orléans, Rouen, Nancy, Reims, Troyes, Châlons, Amiens, les préfets de la Seine, de police, du Nord, du Pas-de-Calais et de la Meuse.

Les maires ont exposé le résultat de leurs efforts tant pour le développement des organisations coopératives que pour la constitution d'approvisionnements municipaux.

M. Malvy, ministre de l'Intérieur, a donné connaissance à la délégation du décret instituant, conformément aux vœux exprimés par les maires, un comité central de ravitaillement.

La délégation a approuvé à l'unanimité cet acte du gouvernement qui réalisera l'harmonie et l'unité d'action nécessaires entre le ravitaillement de l'armée et le ravitaillement de la population civile. La délégation des maires n'en subsistera pas moins afin de maintenir le contact étroit entre les municipalités et l'organisme central qui vient d'être créé. Cette délégation traitera ou rattachera au ministre de l'Intérieur, non seulement des questions d'alimentation, mais de toutes les autres questions intéressant la vie communale.

LA CRUE DE LA SEINE

Par suite des pluies de ces jours derniers, la Seine subit en ce moment une crue anormale. La hausse constatée est de près d'un mètre et elle va encore s'accroître.

Les bateaux-parisiens ont dû supprimer momentanément un certain nombre de pontons de la descente.

STENO-DACTYLO Rue de Rivoli, 53 PIGIER
Leçons pratiques : Commerce, Comptabilité, Langues.

"EXCELSIOR" RETRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale Les événements locaux
La vie artistique La vie économique
Les procès importants Les sports
Les accidents graves Tous faits pittoresques

Ayuntamiento de Madrid

La délégation de la Chambre aux armées

La commission de l'armée a autorisé hier M. André Tardieu à déposer son rapport sur les diverses propositions de résolution tendant à l'organisation du contrôle parlementaire par la nomination d'une délégation de la Chambre aux armées.

M. André Tardieu conclut à la nomination par la Chambre d'une commission de trente membres élus pour trois mois et rééligibles.

Cette élection aurait lieu au scrutin de liste, d'après une règle proportionnelle, chaque groupe ayant droit à un délégué par vingt membres ou par fraction de vingt égale ou supérieure à dix. Les listes présentées par les groupes devraient contenir le double au moins, le triple au plus, du nombre des délégués auxquels ils ont droit, de telle façon que la Chambre puisse manifester ses préférences et faire un choix entre les candidats désignés.

La mission de ces délégués serait générale et permanente, d'autre part, sans qu'il leur soit permis de s'immiscer dans la conduite des opérations militaires. Tous les deux mois, et par écrit, ils devraient rendre compte du résultat de leur mission.

On prévoit, d'ailleurs, que de nombreux amendements seront proposés, jeudi prochain, quand ce texte viendra en discussion en séance.

La loi sur les stupéfiants est définitivement votée

Une petite séance de deux heures. Un scrutin tout d'abord, pour l'élection d'un secrétaire en remplacement de M. Marcel Rauline, décédé. M. Georges Ancel est élu par 341 voix sur 349 votants. On renvoie ensuite à une date ultérieure la fixation de la discussion d'une interpellation de M. Durafor relative à la mise en surseis d'appel des ouvriers mineurs des classes 1899, 1900 et 1901. Et on aborde l'ordre du jour.

Tout à tour sont adoptés, après intervention de MM. Moutet, Outrey et Charles Bernard : le projet, retour du Sénat, relatif à l'interdiction de l'importation, du commerce et de la détention des substances vénéneuses, notamment de l'opium, la morphine et la cocaïne ; le projet portant autorisation d'engagement de dépense pour la création de deux écoles primaires françaises à Tanger.

Puis, comme la plupart des ministres dont la présence serait nécessaire pour la discussion des projets inscrits à la suite sont au Sénat, on s'ajourne à mardi.

Le comité secret au Sénat

Hier, au Sénat, quatrième journée de discussion en comité secret sur la situation diplomatique et militaire. Aujourd'hui, cinquième séance, et, peut-être, fin du débat en séance publique.

Les groupes, celui de la gauche démocratique notamment, ont commencé, en tout cas, à s'occuper de la rédaction de l'ordre du jour dont le vote doit clore la discussion.

Nouvelles parlementaires

Les quatre contributions

M. Ribot, ministre des Finances, a déposé hier sur le bureau de la Chambre le projet de loi relatif aux contributions indirectes pour 1917.

Ce projet devant être voté par les deux Chambres avant la réunion des conseils généraux qui a lieu au mois d'août, le gouvernement a renoncé à y joindre le projet d'impôts nouveaux que la commission du budget avait demandé d'y annexer.

M. Ribot s'expliquera à ce sujet lundi devant la commission du budget.

La navigation dans la Méditerranée

La commission de la marine de guerre a entendu, hier, le ministre de la Marine, qu'assistait l'amiral Faton, sur les conditions actuelles de la navigation et la protection des navires de commerce.

L'amiral Laraze a fait connaître les mesures prises pour assurer la sécurité de la navigation dans la Méditerranée.

Le ministre de la Marine a indiqué, d'autre part, les instructions données, en attendant le vote du projet de loi concernant les pénalités pour que des secours soient accordés aux veuves et orphelins des marins du commerce victimes de faits de guerre.

Des députés demandent la suppression du pain frais

M. Victor Borel, député de la Vienne, et plusieurs de ses collègues, viennent de déposer une proposition de loi tendant à interdire la vente du pain frais et à supprimer le travail de nuit dans les boulangeries pendant la durée des hostilités.

Aux termes de leur proposition, il ne pourrait être mis en vente que des pains cuits depuis au moins douze heures.

BON VOYAGE

Selon la forte parole d'un soldat de deuxième classe, qui était un sage : « Le seul avantage de ne pas avoir de galons est qu'on n'a pas à s'en faire quand les gradés se font des cheveux. » Aussi le soldat désigné pour le prochain départ n'a personnellement à se soucier que de la façon dont on va l'habiller et l'équiper.

Ce n'est d'ailleurs pas une petite affaire.

On ne pénètre jamais sans anxiété dans ce domaine, mystérieux comme un temple : le magasin des collections de guerre.

Ce n'est pas du premier coup qu'on décide le garde-mites à vous abandonner les vêtements dont il a la garde. Malgré qu'on soit en règle, il y a toujours quelque chose qui cloche. Il faut d'abord errer de bureau en bureau, monter les escaliers et les redescendre, s'adresser à des scribes dédaigneux, à des plantons goguenards, à des gradés de mauvaise humeur. Après avoir fait mille tours on arrive au point d'où on était parti; mais, enfin, comme si les épreuves subies par le néophyte avaient été jugées suffisantes par la Divinité, comme tomberait le rideau du tabernacle, le magasin des collections de guerre s'ouvre.

Il est très imposant. Sur des rayons sont rangées des capotes du bleu horizon le plus tendre, des pantalons de velours aux passepoils jaunes ou rouges, des casques, et dans de petites boîtes en fer des masques pour les gaz asphyxiants.

Le garde-magasin est un homme qui a conscience de son importance; il est assisté de deux ai-



des, prompts à renchérir sur ses dires et à faire surgir des obstacles insurmontables et des difficultés qui finissent toujours par s'arranger.

Le garde-mites vous tend une capote :

— Essayez ça !

Après avoir jugé de l'effet il déclare d'un ton convaincu :

— Allons, ça va pas mal !

Le malheureux client, cependant, enfoui dans un vêtement trois fois trop large ou bien étranglé par un col trop étroit, fait-il remarquer timidement que ce n'est peut-être pas tout à fait à sa taille ? On lui répond vertement qu'il n'a, s'il est si difficile, qu'à aller se faire habiller dans un grand magasin; mais on lui essaie tout de même autre chose.

Enfin, le soldat désigné pour le prochain départ sort du magasin, vêtu de neuf. Il a un casque sur la tête, des cuirs neufs, et sur le dos une capote bleu horizon. Il n'a plus rien de commun avec « l'arrière », symbolisé à ses yeux par les hardes qu'il vient de quitter : l'uniforme grasseux et d'un



autre âge qu'on lui avait donné à son arrivée au corps, la belle tunique de fantaisie qu'il avait achetée, et qu'il revêtait pour aller faire le faraud sur le boulevard ou bien quand il avait du monde à dîner chez lui.

Mais, tout de même, il ne peut s'empêcher de jeter un regard attendri sur ses vieux habits, et tandis qu'il les regarde il lui semble entendre une voix chuchoter à son oreille : c'est le lapin de choux qui sommeille au fond du cœur de tout homme, et qui lui rappelle les agréments de la vie de ce dé-



pôt somnolent. Le lapin de garenne, autre locataire du cœur humain, va se rebiffer; il va lui dire l'attrait qu'il y a à voir du nouveau, à aller chercher une provision de souvenirs, et aussi la gêne de rester à ne rien faire. Mais il se dit avec raison que ce serait trop long à expliquer, et il se contente de déclarer :

— Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ? C'est comme ça. Je suis désigné pour partir, je m'en vais.

Et puis, casque en tête, dans sa capote bleu horizon, le soldat s'en va faire un tour.

Dans les rues, sur les boulevards, des gens vont et viennent; des gosses jouent, les femmes arborent des toilettes de printemps qui sont charmantes, jamais elles n'ont été si pimpantes. Il y a du soleil, du mouvement, de la joie de vivre.

— C'est cela que tu vas quitter, chuchote le lapin de choux.

Mais l'autre pense qu'il reverra toutes ces choses, qu'elles lui paraîtront bien plus belles parce qu'il sera resté longtemps sans les voir et que, en plus, il aura vécu des heures nouvelles, qu'il aura assouvi sa soif d'inconnu, et surtout qu'il aura fait ce qu'il avait à faire.

Au fond, ce qu'il voudrait c'est être revenu.

Les gens qu'il connaît et qui le rencontrent ainsi équipé l'arrêtent au passage. Tout le monde lui souhaite bonne chance et bon voyage : mais la manière varie.

Le marchand de tabac chez qui il a coutume d'acheter ses cigarettes lui souhaite gaillardement de bien se porter.

— Et, surtout, tuez-nous beaucoup de Boches.

Un vieil homme chétif lui prend les deux mains :

— Oh ! quel malheur, quelle affreuse chose !

Un auxiliaire, cycliste dans un ministère, s'écrit avec des gestes :

— Comme je vous envie ! Si je le pouvais, moi...

Une dame, à voix basse, insinue :

— Vous n'auriez pas pu vous arranger ? Il y en a tant qui restent !

La concierge, à qui on n'a pas payé de termes depuis le moratorium, bougonne :

— Ah ! ben, vrai, c'est pas trop tôt !

Mais le soldat qui s'en va sait trop ce que valent ces « boniments » de l'arrière pour y attacher plus d'importance qu'ils n'en méritent.

André Warnod.

ABONNEMENTS DE SAISON

Afin d'éviter à nos lecteurs les inconvénients qu'ils pourraient rencontrer pour se procurer EXCELSIOR dans certaines localités, nous avons créé des abonnements de saison au tarif suivant :

	FRANCE	ETRANGER
1 semaine.....	1 fr.	2 fr.
15 jours.....	1 75	3 50
1 mois.....	3 50	7 fr.

Dans l'impossibilité de faire recouvrer ces sommes, nous prions nos souscripteurs de vouloir bien accompagner leur demande du montant de leur abonnement.

LA VIE INTELLECTUELLE

"Le journal de Gottfried Mauser"

M. Emile Moselly a voulu écrire le roman de la férocité allemande; mais ce roman c'est, à très peu de choses près, de l'histoire.

M. Emile Moselly était désigné pour l'écrire. Non parce qu'il est un romancier de la terre lorraine et que la terre lorraine a souffert plus que toutes les autres peut-être de la brutalité des Allemands. Mais parce que l'auteur de *Jean des Brebis* ou le *Livre de la Misère*, qui demeure son ouvrage le plus vrai et le plus pathétique, a toujours eu une pitié infinie pour la souffrance des hommes. Il souffre, il pleure avec les malheureux. Il ne se révolte point, et le sentiment de commisération douloureuse qu'il éprouve se fond en un attendrissement fraternel. Maintenant, surgissent la colère et la haine. C'est que les méchants ont voulu être méchants, c'est qu'ils se sont appliqués à nuire avec autant d'obstination que de méthode.

Il écrit donc par esprit de vengeance — mieux : par esprit de justice — le livre des atrocités allemandes. Son roman est un témoignage. Le plus âpre mais le plus véridique.

L'Allemand a la cruauté réfléchie et allègre. Gottfried Mauser, dont Emile Moselly transcrit le journal, est un véritable Allemand. M. Paul Gaultier publie une étude sur la *Mentalité allemande et la guerre* et il en explique pertinemment la simplicité ambitieuse et féroce. Mme Léon Raynal traduit très élégamment et publie avec une forte et large et généreuse préface de J.-H. Rosny jeune, le livre si caractéristique et si limpide de Joseph Mac Cabe : *Treitschke et la grande guerre*. Toutes les idées exposées ici et là, ce sont les idées mêmes du héros d'Emile Moselly. L'esprit grossier et conquérant de Gottfried Mauser fut façonné avec ces idées; toute la fureur dominatrice qui émane d'elles entra dans son âme.

Sentimental, d'ailleurs, et d'une incurable naïveté. Gottfried Mauser est professeur de piano et de solfège. Il admire la nature et l'art comme les Allemands savent les admirer. Il admire aussi et il aime sa femme Clara comme les Allemands savent admirer et savent aimer leur femme Clara.

Ne reprochera-t-on pas à Emile Moselly d'avoir laissé s'infiltrer quelque ironie française dans son histoire d'un Allemand ? Il insiste volontiers — et cette insistance me paraît facile et pas très éloignée d'être un peu vulgaire — sur la corpulence de Clara. Clara a l'âme poétique, vous vous en doutez : « A l'heure où le couchant verse sur la terre sa mélancolie, où la brise tiède se roule sur les jardins, où les grands peupliers revêtent des écharpes de brumes, que de fois l'ai-je vue s'accouder à la fenêtre et adresser à l'étoile du soir une mystique invocation ! » Elle sait des romances et des contes puérils où il est question de lutins, de kobolds, de sylphides... Mais elle est un rayon ébloui logé dans le corps d'une ogresse.

Quant à Gottfried Mauser, s'il a toutes les qualités de l'Allemand pacifique, il a, la guerre venue, tous les vices de l'Allemand guerrier. Il ne se transforme pas néanmoins. Il reste égal à lui-même. Il nous montre, en effet, un aspect nouveau de sa physionomie.

Il sera, dans le combat, cruel tout naturellement, et en dehors du combat, et lorsqu'il se heurtera à des êtres inoffensifs. Je n'ai pas le goût d'énumérer ses crimes... Mais cette sauvagerie surexcitée n'exclut, à aucun moment, une sensibilité bavarde ni une passion prolix pour les beaux paysages, ni un mysticisme stupide et abondant en paroles, ni l'amour de la nourriture...

Il mange avec volupté. « Prendre dans l'assiette le morceau de lard savoureux, les pommes de terre qui s'écroutent en farine blanche ! Manger ! Avoir le ventre plein !... » Mais cependant qu'il mange dans la tranchée, il revoit le logis conjugal et Lisbeth mettant la nappe, et il revoit sa femme Clara mangeant aussi, comme savent manger toutes les femmes Clara, il revoit sa femme Clara mangeant, mangeant, mangeant des filets de hareng saur, des œufs au jambon, du fromage accompagné de pumpernickel, des confitures de coings et de mirabelles... et il est triste extrêmement...

Mais bientôt il s'exalte à la pensée de la grandeur allemande. Pour la grandeur allemande que ne ferait pas le professeur de piano et de solfège, le mari de Clara, le soldat Gottfried Mauser !

Il a le fanatisme de la supériorité allemande, et tous les fanatismes sont haïssables. Il remercie Dieu de l'avoir fait naître Allemand. Il remercie Dieu de le faire mourir Allemand. Car Gottfried meurt bien. J'en suis gré à Emile Moselly. Il a prêté à Gottfried beaucoup de crimes que tous les Gottfried ont commis. Il ne lui a pas attribué l'infamie de mourir lâchement. Gottfried meurt en invoquant Dieu et l'Allemagne et Clara. Il ne se rappelle plus qu'il a tué quelques Clara innocentes et plus aimables, au cours de sa campagne horripilante; il meurt avec sérénité pour la plus grande Allemagne... C'est fini... il ne tuera plus, il n'écrira plus... Justice immanente.

C'est un signe des temps que des romanciers comme Emile Moselly écrivent des romans comme le *Journal de Gottfried Mauser*. C'est un signe des temps.

J. Ernest-Charles.

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

L'œuvre de notre Service de Santé militaire

LE MUSÉE DU VAL-DE-GRACE

M. J. Godart a fait preuve de la plus heureuse initiative en décidant la création au Val-de-Grâce d'un musée du Service de Santé militaire. Montrer en une vaste et claire synthèse les admirables résultats obtenus par la science et le dévouement de notre corps médical constitue un témoignage éclatant des efforts qu'au milieu même des horreurs et des destructions d'une guerre que nous a imposée un ennemi sanguinaire nous ne cessons de déployer pour préserver la vie humaine dont le respect est pour nous à la base de toute civilisation.

La direction et l'installation de ce musée ont été confiées à M. le médecin principal Jacob, le distingué professeur au Val-de-Grâce. Secondé par des collaborateurs tels que MM. les docteurs Pascal, Perret, Latarget, Martin et de Rothschild, il a réalisé, en quelques semaines, une œuvre où les spécialistes pourront puiser des enseignements incomparables. Le public, lorsqu'il lui sera permis de la contempler, ne pourra y trouver que des sujets de réconfort et de reconnaissance.

Ce musée occupe une aile du Val-de-Grâce. Il comprend, au rez-de-chaussée, deux salles spacieuses où sont exposés des moulages, diverses pièces anatomiques et des appareils articulés à l'usage des mutilés. Ces salles sont précédées d'une bibliothèque qui renferme toute la collection des archives du Service de Santé depuis la Révolution.



Vitrine des moulages de prothèse de la face par le Dr Morestin, avec la stèle d'inauguration.

Le document le plus curieux et dont elle peut s'enorgueillir comme d'un titre de noblesse est la nomination aux armées du célèbre chirurgien Larrey, signée de la main de Bonaparte, premier consul.

Dans la première salle, notre vue est tout de suite attirée par les vitrines où de nombreux moulages en cire représentent les merveilleuses prothèses de la face qu'a réalisées notre chirurgie à force de science et d'adresse. Des blessés défigurés, dont une plaie hideuse trouait ou démantelait le visage, ont recouvré leur expression naturelle que dégage à peine aujourd'hui la légère trace rosée d'une cicatrice. La plupart de ces miraculeuses reconstitutions, qui font penser à quelque sculpteur modelant en pleine chair, sont l'œuvre du professeur Morestin. Ainsi, un homme a eu la mâchoire inférieure emportée par un éclat de projectile. Sa lèvre supérieure ne s'avance plus que sur un abîme aux bords sanglants et déchiquetés. Par greffe cartilagineuse, le docteur Morestin lui refait un menton et lorsqu'on retire le pansement, c'est à peine si deux cicatrices marquent le souvenir de la cruelle mutilation.

Un autre sujet a eu l'orbite et une pommette profondément ravagées. Le docteur Pont, lambeaux par lambeaux, tapisse, si l'on peut dire, l'excavation de l'œil et la surface mise à nu de l'os malade avec des morceaux de peau. Grâce à un œil artificiel dont l'expression et la couleur ont été soigneusement étudiées afin d'être animé de la même vie que l'autre, il n'y paraît plus qu'une trace glorieuse.

Dans la seconde salle sont exposées les blessures, les perforations, les fractures des divers organes et des différents membres, ainsi que les appareils qui peuvent aider les mutilés à faire fonctionner leurs bras ou leurs jambes. Nous nous arrêtons surtout devant un mannequin qui réunit sur lui un certain nombre de cas d'impotences fonctionnelles et les systèmes inventés pour y re-

médier. Si bien qu'un malheureux qui se trouverait dans cette situation pourrait encore mener une vie utile.

Ses mains paralysées par une blessure du nerf radial sont revêtues d'un appareil à ressorts et



Mannequin portant les appareils du Dr Pierre Robin.

anneaux métalliques qui lui permet de relever les doigts. Un brassard, relié à un long ressort qui passe dans un tube fixé à l'arrière d'une ceinture, supplée à une paralysie du deltoïde. Un autre brassard, relié également à un ressort, s'ingénie à remplacer pour lui une perte de substance osseuse de l'humérus. Une semelle en fil de fer montée avec des ressorts et articulée avec des liges d'acier lui redonne la faculté de se servir de son pied inerte par suite d'une paralysie du sciatique poplité externe. Tous ces appareils ingénieux sont dus au docteur Pierre Robin.

Le premier étage du musée est surtout consacré aux moyens dont dispose le Service de Santé pour l'évacuation et le traitement des malades et des blessés. On y remarquera cependant une intéressante collection de cervelières et de casques démontrant l'efficacité de leur protection, ainsi que les différents systèmes de masques respiratoires, d'appareils dont font usage nos soldats pour se préserver contre les gaz asphyxiants.

Quatre scènes réduites en terre cuite colorée, dues au talent de M. Larivé, nous font assister avec une vivante émotion au sort du blessé, depuis son premier pansement dans la tranchée même jusqu'à son évacuation dans une ambulance ou un hôpital de l'arrière. Nous voyons successivement le voyage qu'il accomplit sur son brancard le long des sinuosités des boyaux et son arrivée au poste de secours, ainsi que les soins qu'il y reçoit.

Plus loin, voici rassemblé, en petits modèles, tout le matériel sanitaire de transport : des brancards, des ambulances à chevaux et automobiles, des wagons où s'alignent et se superposent des ci-



La vaccination antityphique des troupes russes au camp de Mailly.

viers ingénieusement disposées et suspendues, des péniches transformées en ambulances flottantes qui évitent aux grands blessés les heurts de la voie ferrée et leur procurent le calme et le repos.

On peut étudier ensuite, en réduction, des tentes démontables, bâties de toiles tendues sur une charpente de fer, ou des tentes lotoises, des baraquements Bessonneau, en planches facilement ajustables, et qui sont pour nos malades et blessés des ambulances hygiéniques et confortables, malgré leur air rustique.

Ici, ce sont toutes les ressources les plus variées, et dont certaines dénotent un rare esprit d'invention, dont dispose l'hygiène sur le front, qui captivent notre attention. C'est un pittoresque assemblage en miniature de cantonnements modèles, de lits, de tables, de tonneaux à douche, etc., etc., sans en excepter les fours crématoires, qui permettent, sur le front, de brûler toutes les immondices.

Nous admirerons encore une série de gravures, d'aquarelles, de tableaux représentant avec un sentiment d'art en même temps qu'un grand souci de fidélité des aspects de champs de bataille historiques et illustres où se prodigua le dévouement de nos médecins.

Sous verre, à peine fripé, est soigneusement étalé l'uniforme du baron Larrey, les parements des manches ornés d'une sobre broderie. On peut compléter aussi à sa fantaisie son bicorne à cocarde tricolore ou son large bérêt, à la mode orientale, qu'il portait en 1812 à Moscou.

En pénétrant dans la dernière salle nous remarquerons de suite les graphiques qui montrent, de façon saisissante, la victoire décisive qu'a déjà remportée sur la fièvre typhoïde et ses complètes les fièvres paratyphoïdes le vaccin du savant auquel on a décerné le titre de bienfaiteur de nos soldats : le médecin-inspecteur Vincent.

De belles épreuves photographiques nous font



Moulages montrant le traitement des plaies infectées par la méthode Carrel.

assister avec intérêt à la vaccination antityphoïdique des troupes russes au camp de Mailly : on y voit un grand gaillard qui reçoit avec le sourire l'injection immunisante.

La désinfection des plaies par le procédé Carrel nous retiendra aussi longtemps. Il consiste à irriguer les blessures, pendant plusieurs heures, à l'aide d'un jeu de petits tubes de verre reliés à un réservoir contenant une liqueur spéciale : la liqueur de Dakin, à base d'hypochlorites. Des préparations montrent de façon indéniable l'action bienfaisante de cette liqueur sur la régénération des tissus.

Sous l'influence de ce traitement on ne tarde pas à voir les chairs reprendre une couleur saine et revivre, pour ainsi dire.

La vue de multiples appareils de mécanothérapie pour la rééducation des membres estropiés, ainsi que celle d'un appareil à extension inventé par le professeur Delbet pour la fracture du fémur, sont pour nous la preuve que tous les efforts sont faits par le Service de Santé pour permettre à nos blessés de reprendre une vie normale.

Nous ne parlerions pas d'une pharmacie ambulante de campagne dont nous nous sommes emparés sur le champ de bataille, si nous n'avions plaisir à constater que malgré le barbotage de ses flacons, qui évoque la violence funèbre de l'armistice, elle est loin d'être aussi bien gardée que les nôtres.

En sortant de ce musée, qui est un véritable laboratoire de vie, on emporte la ferme conviction que contre la Mort qu'a déchaînée un implacable ennemi, lutte de toutes ses forces, souvent victorieuses, l'incomparable légion de nos savants et de nos médecins ; on emporte la certitude que, depuis un an, le Service de Santé militaire a su s'élever au-dessus de toutes les difficultés imprévues qu'ont surgi sur sa route.

TRIBUNAUX

L'affaire des mines de Barbary

Le tribunal de Falaise avait placé sous séquestre les mines de Barbary (Calvados), dont les huit dixièmes des actions se trouvaient être en des mains allemandes. Une nouvelle ordonnance corrigeant la première ne retint que les intérêts allemands.

Enfin, à la demande du procureur de la République à Paris, le président Monier prit également une ordonnance de mise sous séquestre de tous les biens de la Société des mines de Barbary, celle-ci ayant son siège à Paris.

Alors, devant la quatrième chambre de la Cour d'appel, la société demandait que l'ordonnance du président Monier fût rapportée. La Cour a confirmé cette ordonnance.

Autour d'une conférence

Devant la première chambre du tribunal de la Seine ont commencé, hier, les débats du procès intenté par la maison de couture Drecoll contre le président de la Chambre syndicale de la couture française, M. Aimé Montaillet.

La maison Drecoll, qui est dirigée par M. de Wagner, demande à M. Aimé Montaillet 200.000 francs de dommages-intérêts, pour avoir été citée par ce dernier, au cours d'une conférence, comme étant constituée à l'aide de capitaux austro-allemands.

La maison de couture s'est désistée de ses poursuites contre M. Gustave Charpentier et contre le *Figaro*, qui, de bonne foi, s'étaient fait l'écho de cette accusation.

M. de Montzie a tenu toute la première audience; les débats continueront aujourd'hui.

Les sujets ennemis et le moratorium

A la suite d'un jugement correctionnel le condamnant à 4.000 francs de dommages-intérêts pour abus de confiance, un sujet ture, Cohen, prétendait suspensive la contrainte par corps exercée contre lui. Il introduisit un référé soutenant pouvoir bénéficier des décrets moratoires pour le paiement des dommages-intérêts.

Après plaidoiries de M. Lévy-Ouhmann pour la Société Holt, maison anglaise ayant fait condamner Cohen, et Théodore Valensi pour le requérant, le président Dreyfus a décidé que Cohen, sujet ture, donc ennemi, ne peut bénéficier des décrets moratoires.

En conséquence, Cohen restera à la Santé, où il est interné, pour purger la contrainte par corps exercée contre lui par la maison Holt.

Un meurtrier de quinze ans

Dans un bar de la Plaine-Saint-Denis, une discussion éclatait entre plusieurs consommateurs, le 21 mai dernier. L'un d'eux, Trabucchi, d'origine italienne, soutenait que l'Italie était la troisième puissance navale du monde. Cette appréciation ne fut pas du goût de Sauvageot et de Lefèvre. Les interlocuteurs en vinrent aux mains. Le fils de Trabucchi, âgé de quinze ans, s'armant d'un couteau, s'élança sur les adversaires de son père et les frappa à plusieurs reprises. Sauvageot fut très grièvement blessé, et Lefèvre succomba le lendemain.

Le meurtrier comparait, hier, devant le tribunal pour enfants. Après plaidoirie de M. Lerwel, il a été condamné à la détention dans une colonie pénitentiaire jusqu'à sa majorité.

AU CONSEIL D'ETAT

Le retrait de la naturalisation française

Le Conseil d'Etat avait, pour la première fois, à se prononcer sur la question du retrait de la naturalisation française.

Deux requêtes lui étaient soumises; toutes deux ont été rejetées pour les mêmes motifs.

Dans le premier cas, M. Joseph Dreyfuss, négociant, a vu rejeter la requête qu'il avait formulée contre le décret, en date du 31 juillet 1915, lui retirant la naturalisation française, par ces motifs :

Que la naturalisation qui lui a été accordée par décret du 22 février 1912, c'est-à-dire postérieurement au 1^{er} janvier 1913, ne met pas obstacle à l'application de l'article 2 de la loi du 7 avril 1915 qui n'a pas limité le droit du gouvernement de rapporter les naturalisations postérieures au 1^{er} janvier 1913, au cas où le naturalisé a conservé sa nationalité d'origine;

Que si l'article 5 du décret du 24 avril 1915 autorise les anciens sujets des puissances en guerre avec la France, naturalisés postérieurement au 1^{er} janvier 1913, à présenter des observations dans les quinze jours qui suivent la publication au *Journal officiel* de l'état nominatif prévu à l'article 2 de la loi du 7 avril 1915, le texte réglementaire ne prescrit pas à l'administration de leur faire une communication; qu'ainsi le sieur Dreyfuss n'est pas fondé à soutenir que, faute d'avoir reçu communication de certains griefs formulés contre lui, le décret attaqué est entaché d'excès de pouvoir;

Que Dreyfuss n'est pas recevable à discuter devant le Conseil d'Etat l'opportunité de la mesure prise à son égard parce qu'il résulte de la comparaison de l'article 2 précité avec l'article 1^{er} de la loi du 7 avril 1915 et aussi bien des débats qui ont eu lieu devant les Chambres législatives, que le législateur a entendu laisser à l'appréciation du gouvernement seul le soin de décider souverainement quelles sont celles des naturalisations postérieures au 1^{er} janvier 1913 qui seront maintenues et celles qui seront rapportées.

La deuxième requête était formulée par M. Michel Lévi, dit « Max », négociant en diamants, contre un décret en date du 6 août 1915, rapportant la naturalisation qui lui avait été accordée par décret du 31 mai 1913.

BLOC-NOTES

BIENFAISANCE

— En l'hôtel du prince et de la princesse Jacques de Broglie, avenue de Messine, deux séances musicales seront données par le maître Francis Plané, les 11 et 12 juillet, à 3 heures et demie, au bénéfice de l'Association nationale française pour la protection des familles des morts pour la patrie.

MARIAGES

— En l'église Saint-Sirot de Limerzel (Morbihan) vient d'être béni dans l'intimité, le 5 juillet dernier, le mariage du capitaine Louis Jausions, du 2^e groupe d'artillerie d'Afrique, décoré de la croix de guerre, fils du chef de bataillon décédé et de Mme née Léonie du Neupveu, avec Mlle Jeanne Porcé du Cosquer de Kerviler, fille de M. Jean Porcé du Cosquer de Kerviler et de Mme née Louise Aubree du Rhin, décédée.

DEUILS

— Le lieutenant Georges Chabert, du 50^e d'artillerie, élève à l'Ecole des Mines, a été tué à l'ennemi le 27 juin, à l'âge de vingt-six ans. Il était le fils du commandant Chabert, décédé, et de Mme Gabriel Chabert, et petit-fils du général Fay, ancien commandant de corps d'armée, décédé.

Nous apprenons la mort :

Du sous-lieutenant Guy Marcotte de Quinières, du 20^e bataillon de chasseurs à pied, mort pour la France le 29 juin, cité à l'ordre de l'armée, du corps d'armée et de la brigade;

Du capitaine Henri Thouraud de Lavignère, du 118^e d'infanterie, mort pour la France le 27 avril, cité deux fois à l'ordre de l'armée;

Du docteur Léon-Louis-Charles Delorme, chirurgien en chef honoraire, de l'hôpital de Dieppe, décédé à son domicile le 27 juin;

De M. Ph. Colliard-Dubouché, chevalier de la Légion d'honneur, conseiller général de la Seine;

De Mme de Lentaing de Logivière, née de Chantecresse, décédée à l'âge de quarante-sept ans, à Gisors (Eure);

Du chef d'escadron Edme Nérot, du 15^e régiment d'artillerie, chevalier de la Légion d'honneur et décoré de la croix de guerre, mort pour la France le 3 juillet 1916.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Tél. Cent. 52-21 — 9 à 6 h.

Tarif spécial réduit pour nos abonnés.

CONSEIL MUNICIPAL

La Ville de Paris réclame des troupes russes pour le 14 juillet

Avant de se réunir en séance publique, le Conseil municipal a tenu hier une courte séance en comité du budget, pour y discuter le rapport de M. Lemarchand sur l'indemnité à accorder au personnel de la préfecture de la Seine, à raison de la vie chère. Mais la commission du personnel devant se réunir aujourd'hui samedi pour faire connaître ses conclusions, le rapporteur a demandé et obtenu que cette discussion ne vienne en discussion que lundi prochain.

Après quoi nos édiles ont émis un vœu, en séance publique, pour que le gouvernement fasse passer par Paris, ou aux environs de la capitale, le 14 juillet courant, un détachement de troupes russes, récemment arrivées pour combattre aux côtés de leurs frères d'armes français.

Répondant à une question de M. Le Corbeiller sur les retards apportés à l'étude du projet d'installation d'un frigorifique aux Halles centrales, le directeur des affaires municipales a déclaré que ce retard était dû au ministre de l'Agriculture, lequel réclame de nouveaux renseignements techniques.

M. Le Corbeiller et un grand nombre de ses collègues se sont étonnés de l'intervention du ministre de l'Agriculture dans une question nettement municipale. Aussi l'orateur a-t-il demandé au préfet de la Seine de faire toute diligence pour hâter la solution de ce problème économique.

M. Delanney a promis de s'y employer utilement. — M. E.

Un don de l'Angleterre à la France

Un convoi d'ambulances automobiles

Hier matin, à 10 heures, M. Poincaré, président de la République, a passé en revue, sur l'Esplanade des Invalides, un convoi d'ambulances automobiles offert à la nation et à l'armée françaises par le Lloyd, Londres, avec l'intermédiaire du British Ambulance Committee.

Ce don représente en partie sous une forme matérielle l'effort prodigieux d'un seul homme, M. Bradby Peyman, fondateur d'un comité d'ambulance britannique, comité dont la France conservera toujours le souvenir.

Pendant près de deux ans, les efforts de M. Peyman ont été infatigables. Non seulement il a été le créateur du projet pour aider la France lorsque l'industrie de l'automobile était sérieusement affectée par la mobilisation de l'armée, mais il a, de jour en jour, surveillé activement ses opérations.

Le convoi inspecté par le président comprend trente-cinq véhicules et est destiné à remplacer la section n° 2 qui, depuis le mois de décembre 1914, a accompli un immense travail pour l'armée française.

Ces ambulances sont construites d'après le modèle de 20 HP Austin. Elles portent des phares électriques et des carrosseries munies de quatre branchards pourvus des derniers perfectionnements.

Le personnel de toutes les sections, environ deux cent soixante-dix hommes, est d'origine britannique. Il est composé de ceux qui, à cause de leur incapacité physique ou de leur âge avancé, ne sont pas aptes à faire le service militaire. Plusieurs ont éprouvé un grand désir de combattre pour la patrie n'importe où, mais le décret du gouvernement anglais les en a empêchés. Un grand nombre viennent du Canada, de l'Argentine, du Sud de l'Afrique, de l'Afrique du Nord, de la Nouvelle-Zélande, de l'Australie et de Ceylan.

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMÉDIE

Molière, enfin, reprend sa place sur les affiches de la Comédie. Nous avons revu *George Dandin*, mercredi; jeudi, en matinée, les *Femmes savantes*; et *L'Etourdi* est annoncé pour la matinée du 13 juillet. Mais il ne suffit pas de jouer Molière, ni même de le bien jouer, il faut encore lui conserver le rang qu'il mérite dans l'ordonnance du spectacle. Or, mercredi, tandis que *L'Etourdi* s'inscrivait à la fin d'un programme où les *Deux Gloires* trônaient au beau milieu, *George Dandin* nous était offert comme hors-d'œuvre, tout au début de la soirée, et la plus grande partie du premier acte a été perdue dans le fracas causé par l'installation, toujours bruyante, de nombreux retardataires! Donner une pièce en trois actes de Molière en lever de rideau à une œuvre de M. Pierre Wolff n'est-ce pas un peu excessif?

George Dandin, ou le *Mari confondu*. — sous-titre que la Comédie a raison d'afficher non seulement parce qu'il sert le plus souvent à désigner la pièce dans le *Registre de La Grange*, mais surtout parce qu'il précise le sens véritable de l'œuvre, — fut joué pour la première fois sur le théâtre du Palais-Royal le vendredi 9 novembre 1668. Du vivant de Molière, jusqu'en 1673, on le représenta 39 fois! *George Dandin* entra au répertoire de la Comédie-Française dès le 17 février 1681. De cette époque à 1896, il est affiché 914 fois. Mais combien la répartition de ces représentations est inégale à travers les siècles! Afin de vous montrer dans quelle proportion la vogue de *George Dandin* s'est affaiblie depuis la fondation de la Comédie, je me suis livré, à votre intention, en me basant sur les chiffres publiés par M. Joannides, à ce petit calcul qui vous donne le nombre de représentations par périodes de cinquante ans : de 1660 à 1730 : 348; de 1731 à 1780 : 231; de 1781 à 1830 : 168; de 1831 à 1880 : 150. D'autre part, si nous recherchons le total, de la reprise de 1866 avec Talbot, jusqu'à la veille de la reprise de 1916 avec Bernard, nous ne trouvons pour ces cinquante dernières années que trente-neuf représentations!

L'interprétation de la reprise actuelle est excellente. Bernard succédant immédiatement à Got (1874) et Laugier (1890) nous montre un bon gros réjoui que le chagrin n'empêche ni de bien dormir, ni de dîner copieusement! La conduite de sa femme cause chez lui de l'humeur bien plutôt que de la douleur; il a toute l'encolure d'un sot avec tous les sens du terme, et ses mésaventures trop méritées, loin d'inspirer la pitié, provoquent le rire. Mme Robinne, superbe Angélique, joue le personnage en coquette avide de plaisir, mais sans perversité. Le couple des Sottenville est plaisamment figuré et interprété par Lafon et Mlle Jeanne Even. Denis d'Inès est aussi naïf dans Lubin que Mme Dussane est « dessalée » — l'expression est de Molière — dans Claudine; voilà du fin et substantiel comique. Le rôle de Clitandre devait revenir à Debilly; Henry Mayer eut la complaisance de l'accepter au moment où il fut question d'envoyer une partie de la Compagnie en Espagne; il le tient avec une autorité et une conviction qui la désignent comme le Dorante de la prochaine reprise du *Bourgeois gentilhomme*. Le décor, champêtre, gracieux, plein de fraîcheur, est fort joliment agencé.

Dans *L'Etourdi*, Ravel suppléant Raphaël Duflos — très applaudi la veille dans Priola — a repris Gérard de Gourgiran qu'il avait interprété déjà après Paul Monnet et Garry.

Jeudi était la journée de Silvain et de Mme Louise Silvain! L'après-midi *Electre*; le soir de *Père Lebonnard*! Et entre le gouverneur d'Oreste et le protagoniste de la pièce de M. Jean Aicard, Silvain, pour se délasser, a, de plus, joué *Ariste des Femmes savantes* où Mme Bretty incarnait pour la première fois, avec un gentil succès, une gaillarde Marinette.

Emile Mas.

Un mariage bien parisien. — M. Charles Houzey, maire adjoint du seizième arrondissement, ancien député, a présidé hier au mariage de M. de Oliveira Marinho, diplomate brésilien, avec Mme Marthe Régulier, la charmante et distinguée artiste dramatique, qui créa tant de rôles fameux.

Les témoins étaient : MM. le général Eydoux, le capitaine Paul Strauss, Gaslin, banquier, et M. Aubépin, l'éminent avocat. Après avoir procédé à la cérémonie officielle, M. Houzey a adressé ses félicitations et ses vœux aux nouveaux époux et présenté les hommages de la municipalité aux deux premiers témoins.

Après avoir procédé à la cérémonie officielle, M. Houzey a adressé ses félicitations et ses vœux aux nouveaux époux et présenté les hommages de la municipalité aux deux premiers témoins.

Le jury a décerné pour le concours de violon, cours supérieur, élèves femmes, les récompenses suivantes : Premiers prix : Mlle Henry (classe Berthelier), M. Capet (intermédiaire); Ismael (Berthelier); Curil (Berthelier); Spischari (Rémy); Morcelli (Lefort); Zimmernann (Nadand); Hersant (Nadand); Potant (Capet). Seconds prix : Mlle Combarieu (Nadand); Dilgeon (Lefort); Joviaux (Capet); May (Rémy). Troisième accessit : Mlle Kanter (Nadand); Nadie (Lefort); Bréval (Nadand); Gabrié (Capet).

Seconds accessits : Miles Domergue (Lefort), Fallet (Lefort), Dancé (Lefort), Parsy (Nadard).

Le jury, à l'unanimité, a désigné M. Claude Lévy comme premier nommé des premiers prix hommes et femmes.

D'une scène à l'autre. — Le Théâtre Antoine a fermé ses portes, mais cela ne signifie pas que sa revue est au terme de sa carrière. La fantaisie de M. Albert Willemetz et l'Ecole du Piston, de M. Tristan Bernard, s'installent, au contraire, dès ce soir aux Variétés en remplacement de *Mamzelle Boy-Scout*.

Un théâtre démontable aux armées. — Avec les moyens de transport dont disposent les armées modernes, la question des impedimenta ne crée pas l'obligation de tenir pour inutile et encombrant tout ce qui n'est pas strictement nécessaire. C'est pourquoi les artistes en tournée sur le front auront prochainement un théâtre démontable avec scène, salle, loges et magasin des accessoires, pourvu en un mot de l'indispensable confort moderne. Ainsi, ceux qui se dévouent pour porter le vire français jusqu'à l'arrière de nos lignes ne joueront plus dans des tranches hâvement transformées et n'auront plus à craindre les courants d'air. Quant au vent du boulet, il peut donner des frissons qu'on avoue, mais il n'enrhume pas.

Avant d'être expédié sur le front, le théâtre démontable sera exposé aux Invalides cour de Metz; entrée par la place Vauban et inauguré par M. Dallmeyer. Cette cérémonie aura lieu après-demain lundi.

La fête de l'Hôtel Biron. — La matinée de bienfaisance de l'Hôtel Biron, donnée sous le patronage de M. Albert Dallmeyer, a obtenu auprès du public privilégié qui se pressait en foule sous les beaux ombrages du parc un grand et légitime succès.

Dans un sentiment touchant et sympathique, Mme Viviani vient de décider d'inviter le grand public à une seconde représentation du même spectacle. Elle aura lieu dans l'après-midi du 14 juillet et le prix des places, donnant droit à toutes les attractions, est uniformément fixé à 2 fr.

Les fêtes de Versailles. — On nous communique la note suivante :

C'est aujourd'hui, à 3 heures, que se réuniront, dans la cour d'honneur du château de Versailles, au pied de l'Escalier de la Reine, les souscripteurs qui assisteront au gala où seront reconstitués les divertissements de danses et de comédies du temps de Louis XIV avec les concours des plus célèbres artistes des théâtres subventionnés.

Toutes les autres entrées du parc de Versailles, où joueront les grandes eaux, seront ouvertes au public qui, pour la somme de 5 francs, entendra la fameuse garde royale écossaise que tout Paris vient de fêter, la garde républicaine et, près du bassin de Latone, assistera à des divertissements inspirés par le grand siècle.

SAMEDI 8 JUILLET

Comédie-Française. — 8 h. 15, *On ne badine pas avec l'amour*. Les deux glorieux.

Opéra-Comique. — 8 h. 15, *Madame Sans-Gêne*.

Athénée. — 8 h. 30, *Louise*. (Dimanche, matinée).

Apollo. — 8 h. 15, *Les Saltimbanques*.

Bouffes-Parisiens. — 8 h. 20, *Mon Bébé*.

Grand-Guignol. — 8 h. 40, *Le Château de la mort lente*. (Matinée mercredi, à 2 h. 45).

Gymnase. — 8 h. 45, *La Charrette anglaise*.

Théâtre Impérial. — 8 h. 45, *Le Secret de Samson*.

Théâtre Marigny. — 8 h. 30, la revue (dimanche, matinée).

Nouvel-Ambigu. — 8 h. 15, *Le Chemineau* (mardi, jeudi, samedi, dimanche; matinée dimanche).

Porte-Saint-Martin. — 8 h. 15, *La Flambee* (sauf lundi; matinée jeudi et dimanche).

Palais-Royal. — 8 h. 30, *Le Velleur de nuit* (Sacha Guitry, Charlotte Lysès; *Où allons-nous ce soir?* (Moi, jeudi et dim.).

Renaissance. — 8 h. 10, *L'Hôtel du Libre-Echange*.

Trianon-Lyrique. — 8 h. 15, *La Dame blanche*.

Variétés. — 8 h. 30, la revue *L'Ecole du Piston*.

Vaudeville. — Jules César. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Central 44-68). — 8 h. 30 et à 8 h. 50, spectacle de music-hall. Vingt vaudeilles et attractions.

Gaumont-Palace. — 8 h. 20, *La Bataille de la Somme*; *Le Colonel Bontemps*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

Omnia-Palace. — *La Femme de Claude* (d'après Dumas fils); *Au bout du fil*; *Le Porte-voix* (Prince-Rigadin). Actualités militaires.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mai, et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

EXCELSIOR - DU 8 JUILLET 1916

LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

CHAPITRE XVI

Où Jack fait un saut qui se termine en chute assez grave.

Tout à coup, il se frappa le front.

— Allons! fit-il, il me reste un gros alout... Jusqu'ici je n'ai fait jouer à Jean qu'un rôle de comparse... Donnons-lui un rôle de premier plan... En tant que fils d'Allemand, il peut hésiter à faire ce qu'il n'hésiterait pas à tenter contre moi au nom de son amour pour Edith... Il ignorait plus longtemps qu'il appartenait à la grande Famille allemande... Tentons l'épreuve... Et Widarski avait ajouté :

— En m'y prenant adroitement, je peux arriver à connaître le secret de son cœur et de ses intentions... Je peux le convertir...

Crispant les poings, il avait conclu :

— Si Jean, après que je lui aurai parlé, a la malheur de me laisser soupçonner qu'il peut devenir gênant, alors, la volonté de Dieu s'accomplira...

Est-ce que ce misérable ne venait pas de décider la mort de son fils ?

De son fils qu'il n'aimait point ?

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

LES SPORTS

CYCLISME

La Coupe d'Excelsior. — La réunion de demain au Parc des Princes sera certainement la plus importante de toutes celles qui ont eu lieu depuis la guerre. Cette réunion, placée sous le patronage de notre journal, s'annonce comme un véritable succès.

Le Diplôme d'Andax cycliste. — L'Auto, avec le concours de l'Andax Club Parisien, organise pour demain dimanche une sortie officielle de 200 kilomètres pour l'obtention du diplôme d'Andax cycliste.

Le Brevet militaire de 100 kilomètres. — L'Union Vélocipédique de France annonce pour demain l'organisation d'une épreuve de 100 kilomètres pour l'obtention de son Brevet de cycliste militaire. Le départ sera donné à midi à Versailles. L'itinéraire : Trappes, Rambouillet, Ablis, Les Essards (virage), retour à Ablis, Rambouillet, Dampierre, Guyancourt, plateau de Satory, devra être effectué en moins de cinq heures.

ATHLETISME

Le Challenge Verdet. — Demain, à 9 heures, se disputera, pour la seconde fois, le Challenge Verdet, sur le parcours suivant : départ porte Didot, boulevard Brune, boulevard Victor, viaduc d'Anteuil, boulevard Exelmans, virage devant la gare d'Anteuil et retour par le même chemin, soit 40 kilomètres d'excellente route. Ce challenge est, rappelons-le, attribué définitivement au club qui le gagne trois fois.

BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

du 7 juillet 1916

Trains brumeux; ciel couvert de nuages et averses fréquentes; température normale.

Assistance peu nombreuse à la Bourse, où l'on discute toujours sur la situation des Sucres. Malgré les 500 tonnes de sucre roux mises à la disposition du Syndicat, les demandes dépassent les livraisons de 70 0/0, de sorte que le sucre manque dans beaucoup d'endroits. La taxe du sucre roux ne correspondant pas à celle du blanc raffiné d'Amérique, on croit à un relèvement du prix de ce dernier sucre.

Même calme comme affaires en Grains et Farines à des prix bien tenus. L'huile de lin reste sans animation à 128; celle de Colza à 152 fr. les 100 kilos en cuve, à nu.

La cote officielle fixée à 145 fr. pour le Suif indigène, faisant ressortir le suif en branches au rendement de 70 0/0 à 102.90 les 100 kilos, a ramené quelques acheteurs qui ont payé 116.50 et même 147 fr.

En Oléo-sargarine, d'après M. Paul Lambert, courtier, les offres sont presque nulles; celles de premier jus varient autour de 200 fr. pour l'extrait, 180 à 195 fr. pour la première de Paris; les sortes extra de premier sont recherchées de 170 à 175 fr.; les sortes inférieures autour de 160 à 165 fr. Le Suif pressé extra de Paris reste à 200 fr.; le Suif aux cretons varie de 152 à 155 fr. En petit Suif blanc, on est à 140 fr. pour les meilleures marques; les basses qualités sont tenues de 130 à 135 fr. Les Graisses d'os à benzine ou autres sont plus recherchées autour de 120 fr.

Cours des produits fabriqués : Stéarine de pure saponification, 240 à 245 fr.; de distillation, 225 à 240 fr. Oléine de pure saponification, 130 fr.; de distillation, 115 à 140 fr. Glycérine de pure saponification, 170 à 175 fr.; de lessives, 80 fr.

Ce fervent partisan du « Tout pour l'Allemagne » en était fort capable...

En lui sommeillait, comme chez ses frères d'Europe, ce terrible désir de meurtre qu'est l'abominable caractéristique du tempérament boche.

Mais Jean était prévenu.

Jean n'était pas tombé dans le piège.

Et Widarski en allant retrouver Carraza ne songait plus qu'au nain Jack dont, selon lui, les heures étaient comptées.

Donc, en compagnie du Mexicain, Widarski, par l'entrée secrète, avait pénétré chez Wo-Li-Wo.

Cette porte basse, dont ils venaient de franchir le seuil et qui ne s'ouvrait que devant les rares privilégiés qui connaissaient le secret de sa serrure invisible, donnait accès dans un boyau, long d'une douzaine de mètres environ, et au bout duquel on rencontrait la première marche d'un étroit escalier conduisant aux sous-sols du bar, sous-sols qui précédaient les caves dans lesquelles le nain Jack avait surpris les agissements de Wo-Li-Wo.

Ces sous-sols se composaient de deux grandes pièces éclairées, durant le jour, par une unique lampe électrique installée entre elles, et dont la lumière, tamisée par un abat-jour de soie verte, jetait sur les choses une clarté de mystère.

Dans la première de ces pièces se trouvait une table de laque autour de laquelle étaient disposées une dizaine de fauteuils, véritables merveilles de l'art chinois.

Sur cette table, un appareil téléphonique.

Dans un coin de la pièce, une autre table plus petite, sur laquelle on avait installé un appareil de télégraphie sans fil.

Et, près de cet appareil, un petit meuble, sorte de minuscule armoire, sur les rayons de laquelle étaient rangées une vingtaine d'armes : brownings, poignards, couteaux et yatagans.

Widarski, qui paraissait être la personne chez lui,

Aux Halles centrales, les *Beurres* et les *Fromages* sont faibles; les gros *Œufs* maintiennent leur valeur. Les *Légumes* et les *Fruits*, abondants; prix très abordables, surtout pour la tomate du Midi, qui vaut 30 à 45 fr.; les artichauts, 10 à 30 fr. le cent, et les haricots verts du Midi, 20 à 60 fr.; du Centre, de 40 à 85 fr.

INFORMATIONS ET NOUVELLES

Des sousis d'appel viennent d'être accordés à la boucherie par l'intermédiaire des inspecteurs généraux d'arrondissement, afin de faciliter l'organisation de boucheries municipales et de boucheries de viande congelée. Ces mesures ont pour but essentiel de provoquer l'organisation du ravitaillement, au moyen de groupements suffisamment importants pour justifier les concessions consenties par le sous-secrétaire d'Etat du Ravitaillement et de l'Intendance à Paris, qui fournira aux intéressés tous renseignements complémentaires.

METALLS A LONDRES

La tonne de 1016 kilos : Cuivre Chili, disp. 96 1/2, liv. 3 mois 95; électrolytique, 129; étain, comptant 173, liv. 3 mois 173 1/4; plomb anglais, 29; zinc, comptant, 45; argent, l'once 31 gr. 1.035, 30 d. 1/4.

La Bourse de Paris

DU VENDREDI 7 JUILLET 1916

Bourse de semaine mais sans beaucoup d'animation. Le groupe des rentes conserve néanmoins un marché suivi et s'inscrit en hausses progressives : le 5 0/0 à 89.80, le 3 0/0 à 65.50.

Aux *Chemins étrangers*, l'Extérieure s'établit à 18.50, en hausse de 0 fr. 20. Russes peu traités. Banques calmes, la Banque de France à 4.600. Le Lyonnais à 1.485. Foncier, 1.000.

Aux *Chemins de fer*, le Nord fait 1.417. Les *Espagnoles* indécises, les Andalous reculant à 376. *Capitaux* faibles, le Rio voyant son recul s'accroître de 1.720 à 1.725. Suez, 4.405. Métro, 450. Nord-Sud, 120. Omnibus, 115.

En *caillasse*, la Bakou s'améliore de 1.375 à 1.400. Malizor, 608. Toulou, 1.097.

Enfin, les mines d'or sont toujours négligées.

COURS DES CHANGES

Londres, 28 13 1/2; Suisse, 114 1/2; Amsterdam, 245; Pétrograd, 133; New-York, 590 1/2; Italie, 92 1/2; Barcelone, 209 1/2.

BOUILLON DUVAL EN CUBES VERTS

GROS : 317, Rue de Belleville - Paris

Envoi franco d'échantillons avec Bon-Prime contre 6 fr. 00.

L'ALCOOL DE MENTHE DE RICQLÈS

est un produit hygiénique et antiseptique indispensable

s'approcha de la table qui se trouvait au milieu de la pièce, se saisit du cornet métallique de l'appareil téléphonique et le plaça devant sa face bestiale, à ce moment, barrée d'un rictus tragique.

En attendant la réponse de Wo-Li-Wo, qui ne pouvait tarder — car le téléphone, seul, Wo-Li-Wo, en avait, dans un cabinet de l'arrière-bar, la libre disposition — Widarski, en désignant, d'un geste de sa main tremblante, une lourde portière de soie brochée, dit à Carraza :

— Cache-toi quelques secondes sous cette tenture... Tu n'en sortiras que lorsque le groom sera entré... et pas avant que je ne t'y autorise.

Carraza disparut derrière la soyeuse cachette. Comme la portière retombait sur lui, la sonnerie très discrète du téléphone retentit.

Widarski, à mi-voix, interrogea :

— Allo ?... La cigogne immaculée ?

La voix de Wo-Li-Wo répondit :

— Koung-Fou-Tsen, assiste le fils du ciel et purifie nos pensées.

A ces mots, prononcés d'une voix pointue par le redoutable Wo-Li-Wo — les mots qui étaient le mot d'ordre du jour — Widarski, en confiance, murmura :

— Ton groom est là ?

— Non, pas encore...

— Cependant, le bar est ouvert ?

— Oui, mais il a été faire une course... et m'a demandé la permission de ne revenir qu'à minuit. — Alors, descends... Le dragon du Mal est dans ta maison.

En entendant cela, Wo-Li-Wo était devenu livide.

Il accrocha, fébrilement, le cornet de l'appareil et, sans s'inquiéter de ses clients qu'il était seul à servir, il disparut par la porte qui donnait accès aux cours, la referma au verrou derrière lui, fit manœuvrer la fameuse porte dérobée et passa

Le Plan Pangermaniste Démasqué

PAR
ANDRÉ CHÉRADAME

356 pages, 31 cartes originales. Prix : 4 francs
Chaque Français a intérêt à lire ce livre capital, à le faire lire autour de lui et à l'envoyer ensuite à ses « poilus » dans les tranchées.

Afin de faciliter la diffusion vraiment nécessaire de ce livre, il sera adressé à domicile, par paquet postal recommandé, sans supplément de prix.
Envoyer mandats (4 francs) à PLON, éditeur, 8, rue Garancière, PARIS.

VENTE ap. décès, Hôl. Drouot, s. 2, les 10 et 11 juill., 2 h.
BON MOBILIER Bronzes de Barys, Mèns. Tableaux.
Porcel. Faïenc. Piano. Bijoux. Argent.
M. MOTEL, commissaire-priseur, 22, rue Chateaub.
M. BRODU, commissaire-priseur, 11, rue Blen.

ACHETONS TRÈS CHER COMPTANT

TOUTES VOITURES ET CAMIONS

Paris-Province

100 Voitures récentes

A VENDRE

VENTES SPORTIVES, 15, Av. de la Révolte, NEUILLY-SUR-SEINE



AU PRINTEMPS

LUNDI 10 JUILLET

VENTE

Avant INVENTAIRE ANNUEL

Rabais Considérables

CHEMIN DE FER D'ORLEANS

Nouvelles relations, à dater du 1^{er} juillet 1916, de Paris-Quai d'Orsay sur les Pyrénées-Orientales et Barcelone. — Ces relations sont assurées comme suit, grâce à la création d'un nouveau train express de nuit entre Paris et Toulouse. Départ de Paris-Quai d'Orsay à 23 h. 05. Arrivée à Toulouse à 9 h. 52. Carcassonne 11 h. 43. Narbonne 12 h. 52. Perpignan 14 h. 10. Port-Bou 15 h. 30. Barcelone 16 h. 30 (train de luxe en Espagne) ou 23 h. (2^e et 3^e classes en Espagne). Le trajet total Paris-Barcelone s'effectue ainsi en 22 h. 25 ou 23 h. 55 au lieu de 24 h. 40 ou 28 h. 10. Voitures directes de 1^{re} et 2^e classes et wagon-lits entre Paris et Port-Bou. Pour les conditions d'admission des voyageurs, militaires compris, et tous renseignements complémentaires, consulter les affiches spéciales.

Pour assainir la bouche,
Raffermir les dents déchaussées,
Calmer les gencives douloureuses,

le **Coallar Saponiné Le Beuf**
est un produit de premier choix.

Se méfier des imitations que le
succès de ce produit bien français a
fait naître.

DANS LES PHARMACIES

SAVON TRICAP

SANS RIVAL

POUR BLANCHIR et ADOUCIR LA PEAU



La RUBRIQUE

VILLÉGIATURES

que publie chaque année

DURANT LA BELLE SAISON

EXCELSIOR

Illustré Quotidien

88, Champs-Élysées, PARIS

dans ses Petites Annonces Economiques du Mercredi

au prix très réduit de 2 francs la ligne de 50 lettres ou signes

présente un triple intérêt

1^{er} D'indiquer aux lecteurs :
des châteaux, villas, à
louer pour l'été, dans
toutes les régions de la
France, ainsi que des sta-
tions balnéaires et ther-
males salubres, tran-
quilles et économiques ;

2^e De mettre rapide-
ment propriétaires et
locataires éven-
tuels en relations
directes, sans re-
cherches longues et
difficiles ;

3^e De ne nécessiter qu'une
faible dépense, ample-
ment récupérée par l'ex-
cellent rendement de
cette publicité, démontré
par le nombre toujours
croissant de ces annon-
ces.

Pour tous renseignements, s'adresser :

EXCELSIOR PUBLICITE (Service 88)

88, Champs-Élysées, PARIS

La documentation sur la guerre, la plus complète, la
plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ».
Demander conditions spéciales à ses bureaux.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.

dans le sous-sol où Widderski l'attendait en arpen-
tant rageusement le dallage du repaire.

En voyant entrer Wo-li-Wo, Widderski poussa
une sorte de sourd rugissement et vint au Chinois
qu'il saisit par le poignet.

D'une voix dramatiquement cavernueuse, il laissa
entendre :

— Tu as un traître dans ta maison, ...

Wo-li-Wo sursauta.

Widderski ajouta en plongeant son regard d'acier
dans les prunelles de Wo-li-Wo :

— Un traître dont on serait tenté de croire que
tu es le complice !...

Wo-li-Wo devint livide, mais ne broncha pas...

Comme Widderski, sans cesser de lui fouiller
l'âme du feu de ses yeux injectés de sang, gardait
le silence et cherchait à pénétrer le secret de la
pensée du Chinois, celui-ci, calme, sûr de lui, laissa
tomber de ses lèvres en trait de plume :

— L'insulte que tu me fais est imméritée... Je ne
te le pardonnerai jamais.

— Tu menaces ?

— Non...

— Ce traître, c'est ton groom... Jack !... le pro-
tégé de ce Bradway qui t'a ramassé pauvre et
élevé de faim sur les quais de Charleston... et
qui t'a donné les fonds pour t'établir ici...

— J'ai remboursé Bradway... Il est sacré pour
moi... mais me serait-il encore plus sacré que je
ne trahirais pas Li-Pou-Fang mon maître vénéré
pour prouver à mon bienfaiteur que mon cœur est
encore plein du souvenir des bontés qu'il a eues
pour moi... Et maintenant, parle...

Alors, Widderski, d'une voix stridente appela
Carraza.

Avec une suprême autorité, il ordonna :

— Parle, Carraza... dis ce que tu sais... Accuse...

Le Mexicain raconta tout au long ce qu'il avait
surpris de la conversation du nain et de Jean Wi-
derski.

Lorsqu'il eut achevé son récit, Wo-li-Wo dé-
créta :

— C'est bien... Jack Arvinson ne verra pas se
lever le jour de demain.

Jack Arvinson venait d'être condamné à mort.

CHAPITRE XVII

Qui est la suite du précédent

Tandis que Wo-li-Wo et Widderski disposaient
ainsi de sa vie, notre petit nain pédalait tranquille-
ment sur la route merveilleuse et maintenant
toute baignée de clarté lunaire, qui, d'Argirh-
City, le menait aux portes des Charleston...

Avec cette logique souvent déconcertante qui
lui était particulière, il en arrivait, à déduction
en déduction à être plus que jamais persuadé des
bonnes intentions de ce « Jean-vaut-rien » de
Widderski...

Son regard illuminé par une flamme de conside-
ration admirative, il monologuait :

— Le voilà hors des griffes de son père, ce-
lui-là... Sir Bradway a beau douter encore de la
pureté des sentiments du fils du Boche, rien ne
me retirera de l'idée que cet inutile va, d'ici peu
de temps, être fort utile à notre cause... Il est
cathérisé !... Il est converti !...

« Et comment en pourrait-il être autrement,
puisque, depuis plus de dix semaines, je crois, il
subit l'influence salutaire de cet ange de pureté,
de bonté, de droiture et de dévouement, qu'est
miss Edith Argirh... »

« Allons, conclut-il avec un hochement de tête
significatif, c'est moi qui aurai raison... »

« Mais, pour que ma victoire soit complète, il
faut que je réussisse à découvrir le repaire de
nos boches... Et cela, à tout prix !... Même au prix
de ma vie !... »

Et, avec un accent de religieuse conviction, il
termina :

Profitez-en !! pendant 8 jours

ELIMS PIERRE

10, faubourg Montmartre
dans la cour

Succursale : 162, avenue Malakoff (Porte-Maillot)
SOLDE NOMBREUX ARTICLES INDISPENSABLES
Vêtements toile, drap, enlottes, depous
Sacs 1-95, Maillots bains 3.50, Peignoirs | **6 fr. 95**

MATELAS MILITAIRE

Dimensions 2^m x 0^m 75. Poids 1 k 900

DEMANDEZ NOTICE EXPLICATIVE

à l'Oreiller Militaire Français

NANTES (Loire-Inférieure)

— Quand on défend une cause aussi juste que
celle des Alliés, on ne doit douter de rien...

« Et puis c'est pour la France ! ! »

« Pour la France surtout !... »

Tandis qu'il poussait, à mi-voix, cette dernière
exclamation, une larme avait perlé au bord de
sa paupière.

Jack Arvinson, Anglais de naissance, par acci-
dent, comme il disait si bien, adorait la France.

La rapidité quasi déconcertante, avec laquelle
se sont déroulées les événements précédents ne
nous a pas permis de présenter comme il le mé-
rite cet exquis petit bonhomme de Jack Arvin-
son.

Jack Arvinson n'était pas un nain comme on
est accoutumé d'en rencontrer, c'est-à-dire dif-
forme : grosse tête, buste énorme, jambes en moi-
gnons, mains et pieds à demi palmés.

Non, Jack était un nain admirablement con-
formé.

Ce n'était pas un nain, pour dire plus juste-
ment, c'était un tout petit homme ne mesurant
pas plus d'un mètre trente et dont les membres,
la tête et le tronc étaient admirablement bien
proportionnés.

A le voir et connaissant le secret de son âge,
on aurait été tenté de croire qu'il était, avec sa
figure poupine absolument imberbe et son regard
junévil, un garçonnet que la nature avait oublié
de faire grandir.

Mais comme dit l'Enfant de Paris du poète, si
Jack Arvinson était petit de taille, il ne l'était pas
de cœur.

(A suivre.)

Le sauvetage du pavillon



Lorsque récemment le navire anglais *Sparrowhawk* coula en haute mer, un matelot du bord, H. S. Cobham réussit à sauver le pavillon du bâtiment, qu'il recueillit au moment où, arraché par la mitraille, cet insigne flottait sur les eaux.

Le masque de la marine autrichienne



Les marins autrichiens ont adopté depuis quelque temps le port du masque contre les gaz asphyxiants, ayant fait l'expérience fâcheuse, au cours de quelques combats, des obus à émanations délétères mis à la mode de guerre par leurs alliés.

Un des forts protecteurs de Verdun



La lutte autour de Verdun reste intense et les Allemands voient leurs attaques se briser devant la vigoureuse résistance de nos vaillants soldats. Voici l'aspect extérieur de l'un des forts qui protègent la ville et, s'il a reçu quelques « éclaboussures », il est encore « un peu là » comme disent les poilus qui le défendent.